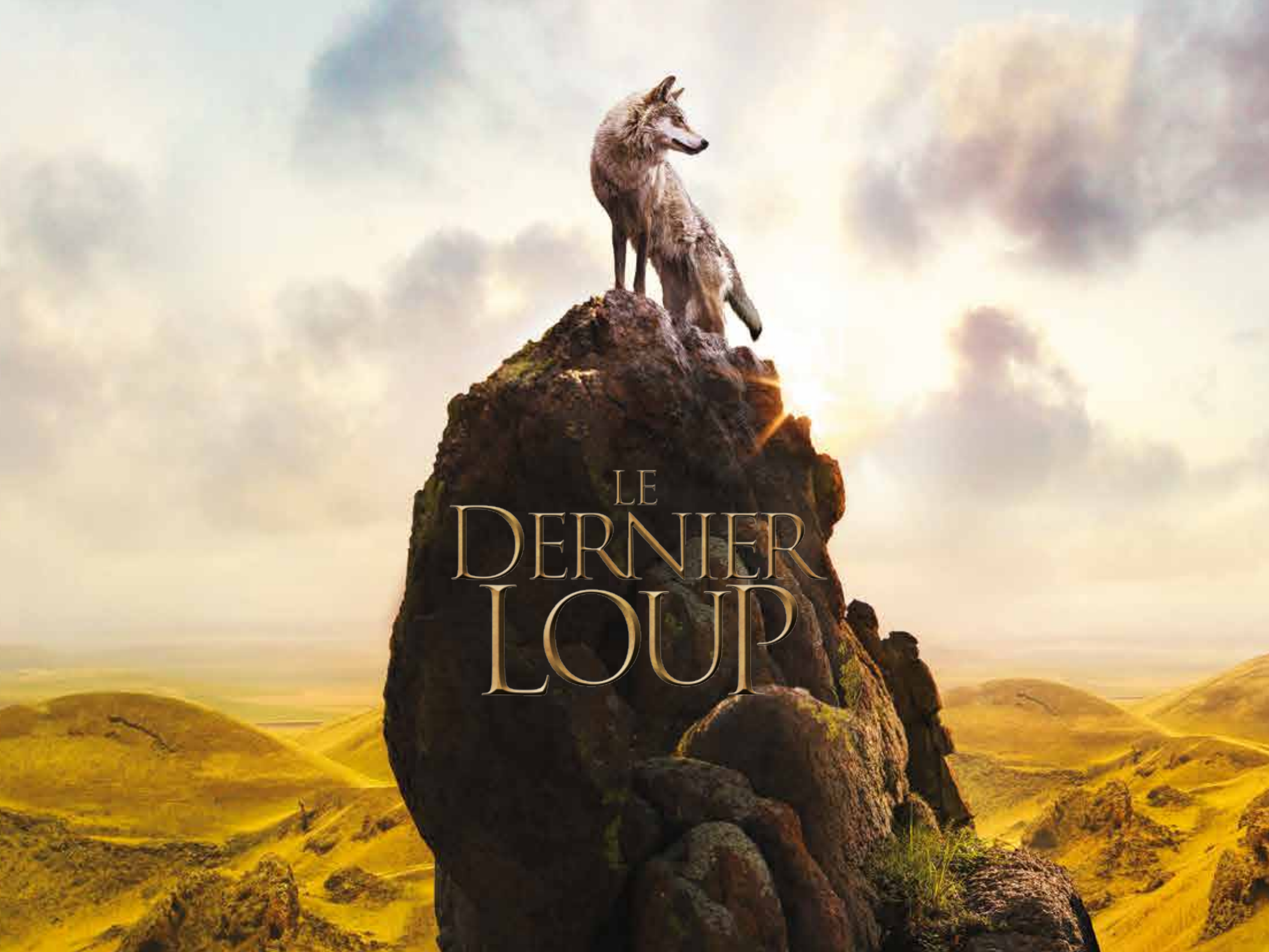
LE
DERNIER
LOUP

DISTRIBUTION

MARS FILMS
66, RUE DE MIROMESNIL
75008 PARIS
TÉL.: 01 56 43 67 20
CONTACT@MARSDISTRIBUTION.COM

RELATIONS PRESSE

ANDRÉ-PAUL RICCI, RACHEL BOUILLON
ET TONY ARNOUX
6, PLACE DE LA MADELEINE
75008 PARIS
TÉL.: 01 49 53 04 20
APRICCI@WANADOO.FR / RACHEL.BOUILLON@ORANGE.FR

PHOTOS ET DOSSIER DE PRESSE TÉLÉCHARGEABLES SUR WWW.MARSFILMS.COM

CHINA FILM CO., LTD. & REPÉRAGE PRÉSENTENT

LE DERNIER LOUP

UN FILM DE
JEAN-JACQUES ANNAUD

SORTIE LE 25 FÉVRIER

DURÉE: 1H58

L'HISTOIRE

1969. Chen Zhen, un jeune étudiant originaire de Pékin, est envoyé en Mongolie-Intérieure afin d'éduquer une tribu de bergers nomades. Mais c'est véritablement Chen qui a beaucoup à apprendre – sur la vie dans cette contrée infinie, hostile et vertigineuse, sur la notion de communauté, de liberté et de responsabilité, et sur la créature la plus crainte et vénérée des steppes – le loup. Séduit par le lien complexe et quasi mystique entre ces créatures sacrées et les bergers, il capture un louveteau afin de l'apprivoiser. Mais la relation naissante entre l'homme et l'animal – ainsi que le mode de vie traditionnel de la tribu, et l'avenir de la terre elle-même – est menacée lorsqu'un représentant régional de l'autorité centrale décide par tous les moyens d'éliminer les loups de cette région.

ENTRETIENS

ENTRETIEN AVEC JEAN-JACQUES ANNAUD

Comment a débuté cette incroyable aventure qui remonte pour vous à il y a environ 7 ans ?

Tout a commencé par une délégation chinoise qui est venue me rencontrer à Paris.
Il faut d'abord expliquer que « Le Totem du loup » a été un phénomène littéraire étourdissant en Chine. Sorti là-bas en 2004, le roman avait échappé à la vigilance de la censure. Masqué sous un pseudonyme, l'auteur était inconnu. Son récit autobiographique se déroulait dans la lointaine province de Mongolie Intérieure, en 1967, aux débuts de la Révolution Culturelle. Les services officiels n'y ont pas prêté attention. Sauf que cette histoire a réveillé beaucoup de choses. Le parcours initiatique d'un jeune citadin découvrant la campagne reculée et s'éveillant à la vie nomade dans une contrée sauvage avait, des décennies plus tard, une résonance particulière dans ce pays aux prises avec de terribles problèmes d'environnement et de pollution…

La parution du livre a donc été une prise de conscience générale de ce péril environnemental…

Le buzz sur les réseaux sociaux a été colossal. « Le Totem du loup » est devenu le succès littéraire le plus important en Chine depuis le « Petit livre rouge » de Mao. Les lecteurs ont au passage découvert l'existence de ces régions magnifiques et pures de Mongolie Intérieure, aujourd'hui menacées.

Mais je reviens à ma question initiale : comment ce projet a-t-il bien pu arriver jusqu'à vous ?

J'avais entendu parler de ce livre à sa parution en traduction française et lu quelques bonnes feuilles, un peu à la manière du « Nom de la Rose » dont j'avais lu des extraits il y a des années. Je constate alors que les thèmes développés dans « Le Totem du loup » me sont familiers. L'étudiant Chen Zhen projeté en pleine campagne en 1967 n'est pas sans me rappeler le jeune homme que j'étais moi-même en cette même année, sorbonnard découvrant le Cameroun, m'amenant plus tard à tourner LA VICTOIRE EN CHANTANT, mon premier film. L'idée de ce « jeune instruit » se prenant d'amour pour son improbable région d'accueil, élevant en cachette un loup au milieu des troupeaux de moutons n'est pas non plus sans me rappeler les thèmes bien enracinés dans ma vie et mon travail… C'est alors que ceux qui sont devenus mes producteurs et partenaires débarquent dans mes bureaux de la rue Lincoln à Paris. Ils me proposent d'adapter le roman pour le grand écran. Je leur rappelle que je n'ai pas toujours été en odeur de sainteté auprès des autorités chinoises. « La Chine a changé, répliquent-ils. Et puis nous sommes pragmatiques : nous avons besoin de vous. »
J'accepte l'offre d'un voyage à Pékin. Sur place, je découvre que mes films ont été très largement diffusés dans le pays, trouvant leur place dans le mince quota réservé aux productions étrangères. Dans un réjouissant paradoxe, mon film qui a été le plus vu, L'AMANT, est toujours interdit.

Le voyage se fait-il en catimini ou tout à fait officiel ?

À ma descente d'avion à Pékin, j'ai été convié à l'Hôtel de Ville pour croiser les baguettes avec le maire. Un « fan » du livre très préoccupé par la baisse du tourisme dans sa ville pour cause de smog. Je suis parti le soir même pour la Mongolie, en compagnie de Jiang Rong, l'auteur du bouquin et admirateur de Stendhal, sa sœur qui travaille pour une grande compagnie américaine, le mari de celle-ci, économiste célèbre aux idées décoiffantes, le copain de Jiang Rong qui avait partagé l'aventure avec lui à l'époque et devenu LE peintre de la Mongolie, lui-même grand admirateur de Millet, Corot, et des pré-impressionnistes de l'Ecole de Barbizon. Aussi le patron de la chaîne de télé de Pékin, un quadra dynamique et affable avec son épouse ex-danseuse. Un séjour de trois semaines sur les lieux mêmes de l'histoire, au pied de la montagne où le bébé loup a été découvert, sur les rives du lac gelé où se sont noyés les chevaux, auprès des vieux éleveurs qui n'ont rien oublié de l'affaire. Nous sommes rejoints par un directeur de la photographie natif de la steppe profonde et son copain star de la pop mongol. On rigole, on picole. L'alcool de lait de jument fermenté opère un parfait mordançage des boyaux propice à la soudure des amitiés. Et à la fin de chaque repas chacun se lance dans de passionnés plaidoyers sur l'indispensable tournant que doit accomplir la Chine pour préserver ses espaces naturels et ses espèces sauvages.

Vous vous doutez évidemment que ce discours-là est assez inconcevable vu de France…

Je suis tombé sur un groupe sans doute un peu particulier, mais au bout du compte représentatif de ce basculement de l'opinion qui était en train de s'opérer dès ces années-là. Les habitants des villes suffoquent, ne peuvent plus sortir sans masque. Ils doivent s'aider de la géolocalisation de leur smartphone pour retrouver leur immeuble. Leurs enfants sont privés d'activités de plein air sous peine de maladies pulmonaires. Les gens des campagnes sont régulièrement intoxiqués par des eaux souillées, ou chassés de leurs terres par l'envahissement du béton. Tout cela est quotidiennement rapporté sur les chaînes de radios et de télés du pays. Il ne s'agit plus de faire bonne figure, il s'agit de survivre. Alors, oui, la Chine se sait obligée de changer. Même si de nouvelles directives tentent de faire barrage aux « informations négatives antipatriotiques ».
De loin, on n'a jamais le même regard que quand on vit sur place et qu'on partage son quotidien avec la population du cru. J'ai découvert un pays et un peuple autre que celui que j'imaginais. J'ai été reçu avec beaucoup de convivialité, mes acteurs et ma vaste équipe ont entretenu avec moi un rapport affectueux. J'ai travaillé dans une incroyable liberté. J'ai sans doute bénéficié d'une position privilégiée. Mais ce qui m'a plu tout de suite, c'est aussi une franchise rafraîchissante. Par exemple quand on me dit dès le premier diner : « Ce que vous savez faire, ici, on ne sait pas le faire. Pas encore. Alors on va bien regarder comment vous faites, et quand on aura compris, on n'aura plus besoin de vous ». Et tout le monde lève son verre mort de rire. Kampé !

Cette liberté que vous évoquez s'explique aussi sans doute par le fait que plusieurs de vos films ont été vus en Chine. Par quoi s'est-elle concrètement manifestée dans la fabrication du DERNIER LOUP ?

Il faut normalement attendre de longs mois pour que le Bureau du Cinéma donne son feu vert sur un scénario. Le nôtre a été écrit en France avec Alain Godard. Je l'ai terminé à Pékin après sa disparition. Le lendemain du jour où j'ai remis le texte à China Film Group, j'ai reçu une note de lecture comme on en reçoit des studios américains, mais d'une amabilité tout orientale. Trois scènes semblaient poser problème. J'ai renvoyé un courrier proposant de me les laisser tourner et de juger sur pièce. La proposition a été acceptée. Les scènes sont dans le film, telles que je les avais écrites.
En revanche l'apparition fugace de la pointe de seins d'une bergère m'a été signalée comme risquant de troubler la pudeur chinoise. J'ai remplacé les deux secondes incriminées par celles d'une autre prise plus respectueuse de l'anatomie des jeunes filles mongoles. J'ai aussi corrigé deux mots de dialogue. Je suis peut-être un miraculé de la censure, je ne sais pas.

Vous êtes sur place à ce moment crucial ?

Non, j'étais rentré à Paris, sachant par mes confrères que les choses pouvaient durer. Au bout de trois semaines j'ai commencé à m'agiter sérieusement, inquiet que la version exploitée en Chine se trouve amputée de certains plans, ou de scènes entières. Souci supplémentaire : la Commission qui veille au respect des spécificités régionales. 56 minorités cohabitent en Chine, soit environ 200 millions de personnes. Je suis le premier à penser qu'il est important de respecter leurs particularismes. Mais, malgré quatre conseillers engagés pour m'aider à ne pas faire d'erreurs, je me suis angoissé d'en avoir laissé passer certaines sur la culture et les traditions mongoles… Bref, avant le coup de fil libérateur, mon mois de juillet 2014 a été fiévreux !

Que pensez-vous de la concurrence des films chinois ?

Dans le domaine du cinéma je vois plus la Chine comme un partenaire possible pour la France qu'un concurrent. La concurrence, en Chine, est américaine. Elle n'est pas de bonne qualité. Les films hollywoodiens qui ont accès à ce qui va devenir le plus grand marché cinématographique du monde dans les années à venir sont les blockbusters standardisés aux idées prévisibles et au visuel globalisé.
Les professionnels chinois sont avides d'échanges plus diversifiés. Ils multiplient les rencontres avec leurs collègues des pays producteurs.

Comment d'ailleurs LE DERNIER LOUP est-il considéré vu de Pékin : comme un film chinois fait par un Français ou comme un film français fait avec des capitaux chinois ?

Au Canada, LA GUERRE DU FEU était un film canadien. En Allemagne, LE NOM DE LA ROSE était un film allemand. Vu d'Afrique LA VICTOIRE EN CHANTANT qui a obtenu l'oscar pour la Côte d'Ivoire est un film africain. LE DERNIER LOUP est un film chinois. C'est aussi mon film.

Est-ce que l'obstacle de la langue ou plutôt des langues a été à un moment un handicap, notamment avec vos comédiens ?

Sur un plateau nous parlons tous la même langue : celle du cinéma. Technicien ou acteur, chacun sait ce qu'il a à faire et le moment où il faut le faire. La seule difficulté, quand on ne pratique pas les idiomes du tournage – en l'occurrence le Mandarin et le Mongol – est de juger de la prononciation des mots et de la subtilité des accents. Je me suis entouré de spécialistes des deux langues affectés au dépistage des fautes de texte ou d'articulation.

Puisqu'on parle de vos comédiens, ils sont tous professionnels ?

Pour la figuration, nous avons engagé des éleveurs et des cavaliers du coin. Mais tous ceux qui ont un rôle avec du texte, même quelques mots, sont des acteurs professionnels.
Seuls les trois protagonistes sont des stars Han, l'ethnie dominante de la Chine. Les autres sont venus des quatre coins de la Mongolie Intérieure, après un casting qui m'a fait parcourir des milliers de kilomètres pour aller à leur rencontre.

Parlons des aspects techniques du film. Certaines des séquences sont d'une ampleur absolument dantesque en termes de figuration, d'animaux, d'action, de décors. Le budget est d'une quarantaine de millions de dollars, ce qui est une grosse somme à l'échelle chinoise : vous diriez que rien ne vous a été refusé ?

J'ai bénéficié de la volonté de l'industrie cinématographique chinoise de s'améliorer, de changer de niveau. Producteurs, acteurs, réalisateurs, techniciens, tous posent un regard très critique sur leur travail. Sur les 400 films produits par an on trouve chaque année de vraies pépites. L'Industrie chinoise du cinéma d'aujourd'hui me fait penser à la situation de l'Italie dans les années 60, la grande époque du Péplum et du Spaghetti Western, où la machine à faire des entrées avec des productions de basse qualité côtoyait un cinéma de haut vol sous l'impulsion de grands créateurs.

Si l'on parle du matériel, c'était la même chose ?

Le premier jour de tournage, je fais sortir les caméras 3D et je m'aperçois que non seulement elles sont dans un état épouvantable mais que personne ne sait s'en servir. Je tente (mal) de contenir ma colère. J'explique qu'on ne pourra pas faire le film dans ces conditions… Je tente de filmer ma scène avec ce matériel précaire. Après la pause on me révèle que les assistants ont fait une fausse manœuvre et que rien n'a été enregistré. La moitié de mes amis français veulent retourner chez eux. Mon chef opérateur s'enferme dans sa chambre et pleure. On s'acharne et on réussit à mettre en boîte la scène follement compliquée de l'attaque des chevaux.
Nous sommes en novembre.
Quand je reviens en janvier on m'offre une surprise : deux caméras neuves, achetées à Munich. Alignés derrière, une quinzaine de membres de l'équipe image, de retour d'Allemagne où ils ont été envoyés en stage. Un an plus tard l'équipe caméra est devenue l'une des plus performante avec laquelle il m'a été donné de tourner.
Pour le reste, il a fallu faire parfois avec la réalité locale. Les ventilateurs par exemple… Ils étaient indispensables pour les scènes de blizzard. Comme le carburant-aviation est interdit en Chine, il a été impossible d'utiliser les moteurs d'avion maniables auxquels nous sommes habitués. Nous avons dû faire avec d'antiques ventilateurs électriques de studio, engins de 400 kilos montés sur des petites roulettes que j'avais déjà croisés dans les années 60 en visitant les studios d'Union Soviétique. Une petite cinquantaine de gaillards en manteau vert et toque de fourrure se sont reliés pour haler, pousser, porter mes machines à vent au sommet des collines, tirer les câbles en triphasé sur des kilomètres de pentes verglacées. Le tout en chantant, en glissant, en riant…
Mais en pur contraste, je disposais aussi du luxe de matériel ultra-moderne, comme ces deux rares projecteurs surpuissants de 1000 KW accrochés au bout de grues télescopiques, capables d'éclairer la nuit, en pleine tempête, des surfaces de la taille d'un terrain de football…

Quel est le statut de ces gens dont vous parlez ?

Ils sont embauchés, payés à l'année comme l'étaient les techniciens de la SFP chez nous autrefois… Ils ont la garantie de l'emploi, la garantie de manger les ragoûts déplorables et les soupes froides de la cantine, de travailler 7 jours sur 7. Mais aussi de vivre l'excitation des plateaux et surtout de voir augmenter leur salaire de 20% tous les ans. (Sur la feuille de service est indiquée l'heure du début du tournage, pas celle de fin, qui est à la discrétion de la mise en scène. Metteurs en scènes, stars et techniciens sont habitués à ces rythmes et dorment dans les camions entre les prises.)

Combien étiez-vous sur ce tournage ?

480 techniciens, 200 chevaux, près d'un millier de moutons, 25 loups, et la cinquantaine de dresseurs et soigneurs qui s'en occupaient… dont des gardes armés, certains fermiers du coin ambitionnant de nous « emprunter » quelques-uns des loups pour les accoupler avec leurs chiennes…

J'imagine que l'infrastructure autour de ces animaux a été colossale ?

Pour héberger les loups, nous avons construit cinq bases de vie, ainsi que les camions spéciaux destinés à les transporter entre les différents décors. Comme tous les animaux sauvages, les loups souffrent de stress, au-delà de 20 kilomètres de route.
À proximité de chaque zone de tournage, chacune des bases occupait un peu plus d'un hectare, cerné d'une palissade de quatre mètres de haut, enfouie d'un mètre cinquante de profondeur : les loups sont de redoutables terrassiers ! Ces dispositifs nécessitant du gardiennage, de l'eau, de l'électricité, du chauffage, de la nourriture ont fait partie des postes lourds du budget du film…

Question au passage : comment fait-on pour que loups et chevaux courent en parallèle sans que les premiers n'aient envie de croquer les seconds ?

Les loups adorent la viande de cheval, et les chevaux n'ont aucune envie de leur servir de repas. Ces scènes ont été très compliquées à tourner et très dangereuses car nous filmions en travelling, de nuit, entassés sur des quads instables en pleine tempête de neige…
Andrew Simpson, dresseur-en-chef, n'aurait jamais laissé ses animaux prendre les risques que nous avons pris…

Avant de parler plus longuement des loups, un dernier mot technique à propos de la 3D puisque LE DERNIER LOUP y fait appel. Or, je vous croyais extrêmement rétif à ce procédé...

Il y a un surcoût énorme à tourner en 3D, environ 1/3 du budget en plus. J'ai longuement hésité. Ce qui m'a fait dire oui va vous surprendre : j'ai estimé que ce sont les scènes intimes de proximité avec le bébé loup qui en profiteraient.

Je pensais que c'étaient les scènes au contraire spectaculaires qui bénéficiaient le plus de la 3D…

Tout le monde commet la même erreur ! La 3D ne sert pas à grand-chose pour les grands espaces. Au-delà de quinze mètres on ne voit plus en relief. En revanche tourner dans une petite yourte prend tout son sens en 3D. C'est sur la proximité avec les visages, avec l'émotion des acteurs que la stéréoscopie apporte un véritable supplément. J'ai banni les images « tape à l'œil », au sens littéral, où des objets surgissent hors de l'écran pour sauter au visage.

Vous aviez en quelque sorte expérimenté la 3D pour le tournage de GUILLAUMET… A-t-elle beaucoup évolué ?

Oui, globalement, les caméras sont vingt fois moins lourdes et infiniment moins compliquées à manier. Aujourd'hui, pour voir le résultat il suffit au réalisateur de chausser les lunettes spéciales et de regarder l'écran de contrôle. À l'époque des AILES DU COURAGE, je devais prendre un avion pour aller découvrir mes « rushes » à l'autre bout du Canada. Au plan de la lourdeur technique, la 3D ralentit le tournage, mais n'est pas insurmontable. La difficulté est ailleurs : le metteur en scène doit changer le logiciel de son cerveau. Il ne gère plus une image plate dans un cadre, mais des volumes dans un espace. De peintre, il devient sculpteur.
Ensuite il faut redoubler de vigilance au montage, toujours songer aux efforts demandés aux yeux du spectateur. En 2D, vous vous installez dans votre fauteuil, vous faites le point sur l'écran une fois pour toutes. Avec la 3D, la convergence et la focalisation changent à chaque plan. Quand le montage est chaotique, c'est le mal de crâne assuré. Au détriment de l'histoire…

Mais dans l'utilisation du matériel, tourner en 3D n'a selon vous aucune incidence lors d'un tournage ?

Il faut plus de temps pour installer le plan, faire très attention aux lumières en contre-jour : le moindre reflet est catastrophique puisqu'il n'est pas le même sur l'objectif droit que le gauche et la fusion des images ne se fait plus. Il faut aussi se méfier des amorces en avant plan qui prennent une importance diabolique.
Enfin un flocon de neige, une goutte de pluie ou une poussière qui se pose devant l'un des objectifs sur la vitre semi-réfléchissante est rédhibitoire : l'élément perturbateur n'apparaît que sur un seul œil. Nous avions en permanence quatre « assistants-souffleurs », deux de chaque côté, qui chassaient la neige munis de sèche-cheveux ou de tuyaux reliés à des compresseurs ! Ce qui évidemment faisait détaler les loups…

Justement, venons-en aux vraies stars de ce film et commençons par le début : la naissance et le dressage des louveteaux…

Nous avons appliqué le même processus que pour L'OURS en nous y prenant très en amont. Pendant l'entraînement de mes plantigrades, j'avais, à l'époque, eu le temps de glisser le tournage du NOM DE LA ROSE. En attendant que nos loups deviennent adultes, j'ai tourné OR NOIR. La production chinoise a financé la préparation en acceptant que trois ans seraient nécessaires avant de pouvoir tourner la première image… Il fallait acquérir des bébés loups, les faire grandir dans des parcs spécialement conçus pour leur croissance, sous surveillance constante. Je connais peu de producteurs qui auraient eu le courage d'effectuer ce saut dans l'inconnu. Nous avons embarqué dans l'aventure le plus célèbre des dresseurs de canidés au monde, le canadien Andrew Simpson, qui s'est installé à Pékin pour trois ans. Après le tournage, Andrew a obtenu l'autorisation exceptionnelle d'emmener avec lui les animaux qu'il avait élevés et vus grandir, qu'il avait entrainés quotidiennement et qui étaient devenus ses enfants. La meute habite aujourd'hui sur les contreforts des rocheuses, dans la région de Calgary. Andrew me raconte que les loups attendent chaque jour de revoir arriver les camions caméras…

Concrètement, dans le travail quotidien ça se passe comment ?

Un aimable cauchemar. Le loup est un animal très sauvage, toujours sur le qui-vive. Il n'obéit qu'à son chef de meute, qui n'obéit au dresseur que quand il le consent. Il ne se laisse pas approcher. Impossible de le nettoyer s'il s'est roulé dans la boue, ou la bouse. Il faut attendre des heures, des jours parfois, pour qu'il « sente » une scène. Il faut être prêt à déclencher au moment où le roi décide de lancer l'action.
Nous avions deux groupes, dont un particulièrement redoutable. Les petits du premier groupe avaient été acquis avec une semaine de retard après leur naissance. Ils n'ont pas confondu les dresseurs avec leurs vrais parents. Ils n'ont jamais pu être domestiqués. En réalité un atout pour le film.
Autre piège : tous les loups, dans le monde entier, naissent entre mi-mars et début avril. Nous avons dû établir notre plan de travail en fonction de cette réalité. Nous avons interrompu le tournage de nombreuses fois pour laisser grandir notre jeune protagoniste. Encore un bienfait pour le film à vrai dire : la couleur de la steppe typique du passage des saisons est parfaitement juste par rapport à son développement.

Quel est votre regard de metteur en scène sur ces acteurs très particuliers ?

Les grands acteurs sont souvent incontrôlables, déconcertants, fascinants, touchants. Parfois adorables, comme notre chef de meute, le roi « Cloudy », à qui j'avais confié le premier rôle. Il avait décidé que j'étais son ami, que je pouvais le caresser, qu'il devait m'embrasser chaque matin en une longue et tumultueuse séance de léchage. Privilège rare qui m'a valu mon lot d'anoraks lacérés et d'estafilades sanguinolentes. La reine « Silver », son épouse, mettait généralement fin à nos effusions en me tirant le bas de pantalon et en me croquant les cheveux. La mienne, ma collaboratrice et scripte Laurence, a réalisé très tardivement que « Cloudy » ne s'appelait pas « Claudie ».

Incroyable à quel titre ?

Incroyable parce que j'étais le seul avec son dresseur à pouvoir l'approcher. Incroyable parce que, selon le même Andrew, c'était aussi inattendu qu'inexplicable. Dès que nous avons été « présentés », alors qu'il venait de s'arroger le pouvoir au sein de le jeune meute, il s'est avancé vers moi en rampant, la queue entre les pattes, le regard infiniment doux… Il m'a reniflé, puis s'est couché sur le dos en offrant son ventre. Andrew m'a suggéré de le caresser… Cloudy m'a léché furtivement un doigt puis est parti rejoindre ses sujets. Il s'est frotté à chacun d'eux pour leur transmettre mon odeur. Jour après jour, il a recommencé le même manège mais de moins en moins en vassal, de plus en plus en ami. Il n'a jamais accepté de travailler sans son câlin du matin…

C'est-à-dire ?

Je devais franchir la barrière électrifiée, pénétrer sur son territoire, attendre qu'il s'élance vers moi. Puis, dressé sur ses pattes arrières, celles de devant posées sur mes épaules, il commençait le débarbouillage. La séance durait autour de cinq minutes. L'équipe patientait sagement à côté des caméras. « Let him get you out of his system » recommandait Andrew. Alors je refranchissais l'enclos dans l'autre sens. Mon assistante attendait avec une boîte de Kleenex, une bouteille d'eau de rinçage, du désinfectant, et mes lunettes que je lui avais confiées.
Vers la fin du tournage est venue l'apothéose. Cloudy a réinventé le french-kiss, en plongeant son interminable langue entre mes dents. Andrew m'a expliqué que les mamans-loups procèdent ainsi pour donner à manger à leurs petits en leur régurgitant la nourriture… Signe d'affection donc.

Je veux bien comprendre ce rapport d'affection avec le loup mais tout de même, il reste sur le fond une bête sauvage et dangereuse…

Il n'y a pas de passion sans risque. Je fais un métier passionnant.

Aucune angoisse, à aucun moment ?

En préparant le film, il m'est arrivé de nombreuses nuits de me réveiller en sueur en me disant : « mais comment vais-je faire pour tourner ces scènes de poursuites entre les loups et les chevaux ? »… Sur le papier, ça peut-être un grand moment de cinéma quoique logiquement infaisable. Pourtant nous avons tourné cette scène, accrochés au ras du sol sur des quads fonçant dans le blizzard sur un terrain cabossé au milieu de deux cent chevaux aveuglés par la neige.

Vous avez également utilisé des drones…

Oui parce que pour les scènes aériennes l'hélicoptère aurait fait voler la neige dans une orgie de décibels et paniqué les animaux. Le drone a l'avantage d'être silencieux. Nous en avons pulvérisé un en filmant un de nos troupeaux de chevaux au galop. J'ai vu l'image de contrôle commencer à vriller et chuter en feuille morte. Catastrophé, je me précipite sur le lieu de l'impact. Les propriétaires chinois de l'appareil récupèrent la carte mémoire. Ils exultent parce que les images sont intactes. Ils vont à leur camion et sortent un second drone. Ils insistent pour que je fasse une autre prise le lendemain. Je les remercie de tant de mansuétude et de générosité, avant de réaliser que le tarif d'une deuxième journée de tournage leur remboursait pratiquement l'appareil perdu.

Ajoutons à tout cela un élément non négligeable : loups et chevaux ne sont pas vraiment des amis !

Pour toutes les scènes où les deux espèces travaillent ensemble, Andrew Simpson a fait aménager des couloirs délimités où loups et chevaux ont répété séparément pendant des mois. Au moment du tournage, les dresseurs de loups ont revêtu des collants bleus et ont travaillé à cheval, en compagnie des responsables des chevaux eux aussi déguisés en schtroumpfs afin d'être effacés en post-production. Les deux équipes ont encadré le troupeau de chevaux et surveillé la meute, susceptibles d'intervenir au moindre risque. Sur le millier de plan d'effets spéciaux du film, une bonne partie a été consacrée à cette opération d'effacement. Les autres ont été utilisés pour ajouter des loups, filmés indépendamment des chevaux pour les moments où la proximité était jugée trop périlleuse…

Ça n'aurait pas été plus simple d'ajouter ces loups numériquement en post-production ?

Nous avons aussi utilisé cette technologie coûteuse en temps comme en part de budget pour une quinzaine de plans. Le 100% numérique donne de très bons résultats pour les plans larges ou les plans dits « de coupe » rapides. La technologie est en revanche infiniment complexe à manier sur les scènes d'émotion.
Les images « CGI », générées au computer, sont spontanément imprégnées de psychologie de cartoon. Ce n'est plus l'âme ni l'instinct d'un acteur — humain ou animal — qui sont donnés à voir, mais l'idée que s'en fait le programmateur, lequel, le plus souvent puise son inspiration dans les jeux vidéo ou les images électroniques de son quotidien.

Un mot d'une autre composante importante du film, qui renvoie à l'une de vos thématiques fortes : la place de la terre, des paysages, une nouvelle fois primordiale…

La virginité des espaces est une des matières constitutives du film. La splendeur de la steppe est « l'écrin » indissociable du loup de Mongolie, lui-même symbole héroïque et désespéré de la vie sauvage.
En massacrant la vie des autres, nous nous acheminons vers une tragédie. Je suis accablé depuis des années par ce patient suicide que notre espèce organise pour elle-même.
Jiang Rong, l'auteur du roman, a été le témoin de l'ignorance dévastatrice pour l'environnement entamée dans les années 60. Des erreurs faites en Chine à grande échelle, hélas comme presque partout. J'étais au Cameroun à cette époque. Le Bien, c'était de couper la forêt primaire pour la remplacer par des plantations de cacao ou d'ananas, de transformer les espaces libérés en prairies destinées à l'élevage, d'inonder des départements entiers pour irriguer ces territoires nouvellement conquis pour la monoculture…

LE DERNIER LOUP est votre treizième film. À vous écouter en parler, j'ai le sentiment que votre appétit de cinéma n'est toujours pas rassasié !

Ce voyage incroyable a été tellement gai, divers, riche et chaleureux…
J'aurais aimé qu'il dure encore. Mais ce film que j'ai tant aimé concevoir et mettre au monde va faire comme les autres. Il va s'en aller vivre sa vie. Il va me laisser seul sur le quai de la gare. Je vais passer des semaines, des mois peut-être à organiser le prochain coup de foudre.

Vous qui avez en quelque sorte enchaîné depuis vos débuts, n'avez pas envie d'une vraie pause ?

Laurence, mon épouse, qui m'accompagne sur les plateaux et dans la vie depuis notre rencontre sur COUP DE TÊTE, sourit quand on l'interroge sur nos vacances. Elle raconte comment emporté par le courant du fleuve Niger j'écrivais les scènes du NOM DE LA ROSE indifférent à l'attaque de notre pirogue par un troupeau d'hippopotames. Ou comment, trébuchant le long des sentiers de trekking de Djibouti je gribouillais sur un calepin le découpage technique de STALINGRAD. Les mots vacances, sport, distraction, hobby m'ennuient. Je pratique un seul sport, le cinéma, un sport de l'extrême.
J'apprécie chaque jour l'incroyable privilège de ma vie de cinéaste… Un bonheur que mon métier consiste à faire partager.

Vous qui aimez tant les images mais aussi les mots, si je vous demandais de n'en choisir qu'un pour résumer votre parcours d'homme et de cinéaste, lequel choisiriez-vous ?

Le mot « cœur ». Je crois qu'il ne faut pas tricher avec soi, il faut vivre selon ses envies, selon les pulsions de son cœur. Il faut se consacrer tout entier à rendre cette utopie possible. Il faut se battre pour faire ce qui plaît à son cœur. Mon bonheur est d'emmener mes équipes dans le spectacle de la fabrication d'un rêve et de regarder leurs yeux. S'ils pétillent, alors j'ai gagné. Mon cœur palpite.

Jean-Jacques Annaud

RÉALISATEUR

FILMOGRAPHIE

2015 LE DERNIER LOUP
2011 OR NOIR
2007 SA MAJESTÉ MINOR
2004 DEUX FRÈRES
2001 STALINGRAD
1997 SEPT ANS AU TIBET
1992 L'AMANT
1988 L'OURS
1986 LE NOM DE LA ROSE
1981 LA GUERRE DU FEU
1979 COUP DE TÊTE

ENTRETIEN AVEC XAVIER CASTANO

Après L'OURS, (sur lequel vous étiez premier assistant), puis DEUX FRÈRES, SA MAJESTÉ MINOR et OR NOIR, LE DERNIER LOUP est le quatrième film que vous produisez avec Jean-Jacques Annaud. Comment en parleriez-vous par rapport aux autres ?

LE DERNIER LOUP porte la marque des films de Jean-Jacques : il parle d'espoir à travers la relation entre un homme et un animal. Ce sont ses thèmes favoris, avec cette idée que cette relation permet d'abord à l'humain de mieux se comprendre lui-même.

C'est un projet qui s'est construit sur la longueur...

Oui, les chinois l'ont proposé à Jean-Jacques Annaud il y a un peu plus de sept ans, à la sortie du livre de Jiang Rong, « Le Totem du loup ». Jean-Jacques l'a lu et comme à son habitude, au bout des cinquante premières pages, il m'a appelé pour me demander de le lire également. Nous sommes tous deux tombés d'accord sur l'universalité de cette histoire : un jeune citadin découvrant une autre civilisation dans son propre pays, basée sur le respect de l'environnement. Il y avait aussi la fascination du héros pour les loups, sensation que nous partageons tous envers ces animaux. Et puis cette possibilité de filmer des paysages incroyables, ce que Jean-Jacques fait comme personne. Ainsi que des personnages porteurs de sentiments forts dont nous pensions qu'ils pouvaient toucher beaucoup de spectateurs de manière universelle…

Vous le disiez, ce sont les Chinois qui vous ont proposé ce film. Ils en sont les financiers principaux. Dans votre travail de producteur est-ce que ça a changé quelque chose ?

Oui car ce sont nos partenaires chinois qui étaient le moteur, même si LE DERNIER LOUP est devenu une co-production sino-française. Les droits du livre avaient été acquis par la société Beijing Forbidden City Co, la société de production de la principale chaîne de télévisions de Pékin. Le patron de cette structure, une jeune quadra, s'est d'emblée montré très intéressé par la thématique environnementale du récit. C'était incroyable pour nous : cette conscience que la surconsommation, notamment celle du charbon dans les grandes villes, mettait en péril l'équilibre écologique, donc l'avenir du pays…
Donc pour répondre à votre question : oui le film est chinois mais eux et nous avons souhaité une co-production avec la France, estimant qu'ainsi LE DERNIER LOUP traverserait mieux les frontières et pourrait toucher les spectateurs, dans les territoires où les films chinois pénètrent difficilement. À l'époque, le futur traité de coopération n'existait pas. Il n'a été signé officiellement qu'en avril 2014. Il a fallu se battre un peu, convaincre les autorités françaises : Jean-Jacques a fait deux voyages en Chine, dont un avec François Fillon alors Premier Ministre, avant de conclure au bout de plusieurs années. C'est l'échelle du temps de la diplomatie et de l'économie…

Ce qui veut dire qu'en attendant la décision officielle, le travail de fabrication du film, lui, a dû commencer ?

Sans scénario et sans production française au départ !
Jean-Jacques a signé en tant qu'auteur-réalisateur un accord avec la production chinoise afin de développer le scénario et lancer la préproduction. C'était un investissement sur l'avenir. Preuve en est : nous avons pu faire OR NOIR avant !

Quelle était la priorité pour mener à bien le projet du DERNIER LOUP ?

Comme je dis souvent, « nous avons un ours d'avance sur d'autres » ! Pour moi, l'essentiel était de trouver la pièce maîtresse : le dresseur des loups. À Pékin, le producteur exécutif que Jean-Jacques et moi avions fait engager par la production chinoise a essayé de nous convaincre de tourner avec les chiens-loups du chenil de la police centrale.
Des animaux superbes : malinois, bergers allemands et autres mastiff du Tibet mais qui n'avaient rien à voir avec les loups de Mongolie ! Là j'ai compris que la route serait longue… Elle m'a mené à Calgary au Canada, où j'ai fait se rencontrer Jean-Jacques et Andrew Simpson, sans doute le meilleur dresseur de loups au monde. Il en possédait une quarantaine à demeure, mais des animaux canadiens très différents des loups mongols. Il a fallu convaincre nos partenaires chinois que ce Canadien allait travailler durant plus de trois ans, qu'il fallait lui construire un grand parc spécialement adapté aux animaux très particuliers que sont les loups. Parallèlement, il nous a fallu convaincre le dresseur et son épouse d'aller vivre à Pékin pendant plusieurs années, faire une heure de route quotidienne pour aller surveiller la croissance et l'éducation de ces animaux, le tout au début sans scénario ! Ça a été compliqué mais, là aussi, tous ont accepté nos conditions et au final nous avons eu pour le tournage la meute de loups adultes dont nous avions besoin…

Entre temps, vos interlocuteurs ont changé de structure et de dimension...

Oui, le patron de la Beijing Forbidden City Co est devenu le n°2 de China Film Group, la société d'État, mais aussi la plus grosse société de production et de distribution cinématographique du pays ! À partir de là, les choses se sont accélérées. Il y avait non seulement une volonté artistique de faire le film mais aussi une volonté politique. Le dossier a rapidement passé

toutes les strates de l'appareil d'état, jusqu'au ministère des finances qui a validé le budget, autour de 30 millions de dollars. Mais nous n'avons pas été moins libres pour autant, au contraire ! Jean-Jacques vous a parlé des deux comités de censure qui n'ont quasiment fait aucune remarque, sinon extrêmement mineures : deux phrases de dialogues et trois images sur la poitrine légèrement dénudée d'une actrice au moment où elle agrafe son corsage ! Nous n'avons reçu la visite des officiels sur le plateau que deux fois, pour dîner et faire des photos avec Jean-Jacques et les acteurs ! Ils n'étaient pas inquiets, ils faisaient simplement confiance au réalisateur en attendant que nous leur livrions le film… À aucun moment du tournage et du montage ils n'ont demandé à voir des images, jusqu'à Noël 2013 où au retour du dernier jour de tournage Jean-Jacques et moi-même avons organisé à Pékin une projection de scènes pré-montées qui les ont mis en joie. Alors attention, je ne dis pas que ce que nous avons vécu là-bas se reproduira pour chaque co-production entre la France et la Chine. Je crois que la personnalité de Jean-Jacques et cette certitude de nos partenaires qu'il livrerait un film hors du commun capable de voyager hors de leurs frontières, ont joué en notre faveur…

Au final, que gardez-vous de cette aventure qui aura pris sept ans, un véritable pan de vie ?

D'abord l'extraordinaire facilité de tournage là-bas, preuve que le cinéma est un langage universel. Nous n'étions pourtant que neuf Français sur une équipe qui a compté jusqu'à 650 personnes, mais avec des traducteurs, tout a été possible, dans l'écoute et le respect mutuel. Ensuite, dans le processus de fabrication, même si les discussions ont été parfois complexes avec les fonctionnaires d'État de China Film, nous avons toujours trouvé « un gentlemen agreement »… Pour ma part c'est peut-être la post-production qui a été la plus délicate : finaliser les images (dont 1000 plans de VFX), une partie du son en Chine puis le mixage en France pour des raisons de co-production. Il faut maintenant que le film sorte et vive sa vie mais LE DERNIER LOUP restera une aventure d'exception qui a bousculé mes repères. En Chine, rien ne fonctionne de la même façon ni selon les mêmes codes. J'en parle comme de l'anthropologie moderne, quelque chose d'hors normes…

Xavier Castano

PRODUCTEUR

FILMOGRAPHIE

2015 LE DERNIER LOUP
2013 L'ÉCUME DES JOURS
2011 OR NOIR
2007 SA MAJESTÉ MINOR
2004 DEUX FRÈRES
1999 BELLE MAMAN
1995 WAATI

AUTOUR DU FILM

Jiang Rong

auteur du roman « Le Totem du loup »

Jiang Rong est l'auteur d'un des plus gros succès de ce début de siècle. Traduit dans une trentaine de pays, « Le Totem du loup », son unique œuvre, a été vendu à plus de 20 millions d'exemplaires depuis sa sortie en Chine en 2004. Couronné par de nombreux prix, dont le prestigieux Prix Man de littérature asiatique en 2007, il caracole encore aujourd'hui dans les ventes et continue d'alimenter de violentes polémiques dans son pays d'origine.

Jiang Rong, qui a passé près d'un tiers de sa vie à l'écrire, y relate le parcours initiatique d'un « jeune instruit » de la capitale envoyé comme berger dans une brigade de production en Mongolie-Intérieure pour participer à « l'œuvre de civilisation » voulue par les autorités à l'époque de la révolution culturelle et contribuer à sédentariser les nomades. « Le Totem du loup » suit la transformation du jeune homme au contact du peuple mongol et des loups. Fasciné par la sagesse des premiers et l'intelligence et la liberté des seconds, le héros finit par remettre en cause les fondements du régime chinois. Le récit s'achève par une condamnation sans appel de son peuple qualifié d'« immense troupeau de moutons » par opposition aux « guerriers » de la steppe.

Conte naturaliste ou brûlot politique déguisé en fable, hommage enflammé à la nature et critique en règle de la politique environnementale chinoise, ce roman touffu de plus de 600 pages, émaillé d'incroyables récits de combats, de références historiques et d'aventures épiques, a séduit tous les publics, des inconditionnels de Stendhal, dont les écrits ont manifestement influencé l'auteur, aux amoureux des animaux ; des historiens aux écologistes et aux politiques. Alors qu'on vient de fêter les dix ans d'anniversaire de sa parution, « Le Totem du loup » est devenu le livre de chevet de nombreux Chinois, économistes, nouveaux milliardaires mais aussi ouvriers, étudiants, paysans et jeunes chefs d'entreprise, tous tenants d'une ouverture de la Chine au libéralisme. Il a ainsi été acheté en milliers d'exemplaires par des entrepreneurs pour le distribuer à leurs collaborateurs ; le but étant de les inciter à devenir des guerriers-loups conquérants et non pas ces moutons de Panurge forgés par des millénaires de règnes brutaux décrits par Jiang Rong.

« Le Totem du loup » fait désormais l'objet de thèses de doctorat même si les tenants de l'aile conservatrice du Parti communiste chinois continuent, aujourd'hui encore, de réclamer son interdiction. Selon la génération à laquelle ils appartiennent, ceux qui sont au cœur du système politique chinois ont, à son égard, des réactions contradictoires. Beaucoup pensent sans le dire tout haut que « Le Totem du loup » est porteur de messages fondamentaux nécessaires à la transformation du pays ; le film de Jean-Jacques Annaud n'aurait pas passé la censure sans encombre sans cette tendance majoritaire au sein des instances dirigeantes.

Ce n'est qu'en 2007, 3 ans après la publication du livre dans son pays, que Jiang Rong, sous la pression des réseaux sociaux et après l'obtention du Prix Man de littérature asiatique, a fini par dévoiler sa véritable identité. Derrière ce pseudonyme emprunté à un ancien empereur nomade, se cache en réalité, Lu Jiamin, un professeur de sciences politiques à l'université de Pékin, marié à Zhang Kangkang, une romancière célèbre. L'histoire de sa vie a bien des points communs avec celle de son héros.

Né en 1946 dans la province de Jiangsu, non loin de Shanghai, Jiang Rong a grandi entre deux fortes personnalités : sa mère, membre du Parti communiste chinois clandestin de Shanghai dès sa création, est issue d'une famille de Mandarins lettrés et a donné sa vie à la révolution. En 1949, lorsque Mao Tsé-toung prend le pouvoir, elle milite pour les droits des femmes à l'éducation et sillonne les maternelles pour prêcher la bonne parole. Son père est un haut fonctionnaire du ministère de la Santé, et un vétéran de la guerre contre le Japon. Jusqu'à l'âge de 11 ans et la disparition de sa mère, atteinte d'un cancer, le garçonnet vit dans une atmosphère stimulante. Il voyage beaucoup avec ses parents et s'imprègne de culture occidentale. « Ma mère, raconte-t-il, adorait les films et les livres occidentaux. Je lui dois d'avoir découvert des grands classiques du cinéma et j'ai le souvenir d'avoir lu avec elle l'œuvre des sœurs Brontë. C'est sans doute de ma mère que j'ai hérité mon penchant naturel pour le libéralisme. »

Après son décès, père et fils déménagent à Pékin. Le jeune homme manifeste très vite des velléités de rébellion. À 18 ans, il passe en conseil de discipline dans son lycée pour avoir rédigé une affiche critiquant la politique de son pays. « C'était, raconte-t-il, la première des quatre condamnations dont j'ai fait l'objet comme contre-révolutionnaire ». Handicapé depuis la guerre, le père a perdu de son aura et est désormais considéré comme une « sommité académique anti révolutionnaire. » Il est battu à mort. Déboussolé, écartelé entre les théories maoïstes et le libéralisme occidental, Jiang Rong finit par rejoindre les Gardes rouges.

Adieu Stendhal, Tolstoï, et les sœurs Brontë : il ne jure plus que par le Petit Livre rouge et veut, comme la majorité des Chinois, éradiquer « les quatre vieilleries » (vieilles pensées, vieilles cultures, vieilles coutumes, vielles habitudes). En 1967, alors que les livres sont confisqués et brûlés, il se porte volontaire pour la campagne… et embarque clandestinement ses auteurs préférés. Durant onze ans, Jiang Rong partage la vie des nomades, s'immerge dans leur culture et développe une fascination pour les loups. Comme Chen Zhen, le héros de son roman, Jiang Rong a adopté et élevé un louveteau. Il s'est, lui aussi, heurté aux autorités chinoises : en 1970, il a été condamné à trois ans et demi de prison pour avoir publié un article sur le numéro 2 du Parti. Et est resté à jamais nostalgique de son aventure mongole.

De retour à Pékin en 1978, Jiang Rong reprend ses études pour devenir enseignant. Il cofonde presque aussitôt une revue protestataire, « Le Printemps de Pékin ». En 1989, il défile place Tian'anmen avec ses étudiants et est à nouveau condamné à dix-huit mois de prison. Il est interdit de publication, y compris dans le cadre de ses activités d'enseignant. C'est alors qu'il décide de se lancer dans l'écriture de son roman.

Lorsqu'en 2008, on demandait à Jiang Rong si les multiples peines d'emprisonnement auxquelles il a été condamné lui avaient fait envisager de quitter son pays pour gagner l'Occident, il répondait : « Jamais, pas un instant, j'ai toujours voulu continuer à me battre pour faire évoluer le régime. Il y a dix ans, ce livre ne serait jamais sorti en Chine et je serai parti en prison. C'est la preuve que mon pays a bougé. »

Aujourd'hui âgé de 68 ans, Jiang Rong est toujours aussi préoccupé par l'image des loups dans l'imaginaire mondial et reste un fervent défenseur de l'environnement. Quoiqu'il continue de cultiver sa légende d'homme simple, il vit désormais comme une star au Nord de Pékin dans une résidence luxueuse. Plus tout à fait Lu Jiamin, simple rebelle.

Shaofeng Feng

rôle de Chen Zhen

Formé au Shanghai Theater Academy, Shaofeng Feng a tourné dans plus d'une cinquantaine de films et de téléfilms depuis 10 ans. Né à Shanghai, l'acteur est révélé au grand public dès 2011 avec LE DERNIER ROYAUME (WHITE VENGEANCE) du réalisateur hong-kongais Daniel Lee. Il y interprète un vaillant général originaire de Chu, déterminé à devenir le nouvel empereur à la suite du déclin de la dynastie Qin. Succès en Asie, le film a conquis l'Occident en 2012 et a valu à l'acteur d'être qualifié de « Nouveau roi de l'écran ». Depuis, le comédien chinois, en passe de devenir numéro 1 dans son pays, enchaîne les performances et y bat les records d'entrées : après deux blockbusters en 2012 – PAINTED SKIN : THE RESURRECTION de Wu Er Shan et TAI SHI ZERO, de l'Australien Stephen Fung, DÉTECTIVE DEE 2 : LA LÉGENDE DU DRAGON DES MERS de Tsui Hark, a rapporté près de 100 millions de dollars. Tout comme, THE CONTINENT sorti en juillet dernier, un road-movie qui marque le passage à la réalisation du romancier et blogueur chinois Han Han.

En août 2014, pour sa 71ème édition, la Mostra de Venise présentait en clôture le dernier long métrage de Shaofeng Feng, THE GODEN ERA de la réalisatrice Ann Hui ; une fresque de trois heures consacrée à l'écrivain chinoise Wiao Hung qui retrace l'histoire tourmentée de la Chine au siècle dernier. Aux cotés de la comédienne Tang Wei (LUST, CAUTION d'Ang Lee), l'acteur y démontre toute l'étendue de sa palette.

Aussi à l'aise dans les films d'arts martiaux, la comédie ou le drame, il puise sa force dans son extrême implication. Son opiniâtreté et sa douceur, alliés à son profond engagement envers l'environnement ont séduit Jean-Jacques Annaud qui lui a confié le rôle principal de Chen Zhen, le jeune instruit qui adopte un louveteau dans LE DERNIER LOUP. Très impliqué dans le débat sur le réchauffement climatique, Shaofeng Feng a déjà participé à plusieurs conférences internationales organisées par les Nations Unies.

Shawn Dou

rôle de Yang Ke

Originaire de la province de Xi'an, Shawn Dou émigre au Canada à l'âge de 10 ans et revient à Pékin à 18 pour apprendre le métier d'acteur à l'Académie du Cinéma. En 2010, Zhang Yimou lui confie le rôle principal de L'AMOUR SOUS L'AUBÉPINE (UNDER THE HAWTHORN TREE), tiré du best-seller d'Ai Mi, une grande histoire d'amour sur fond de révolution culturelle. Le film est présenté au Festival de Berlin et offre à l'acteur sino-canadien l'opportunité d'enchaîner sur trois autres longs métrages aux registres très différents : RACER LEGEND un film d'action de Yee Man Law, THE SEAL OF LOVE une fresque historique tournée dans le cadre du 100ème anniversaire de la révolution de 1911 signée Huo Juangi et THE ALLURE OF TEARS, un drame de Chen-Chu Wang.

2012 marque un tournant dans sa carrière. Présenté à la Quinzaine des Réalisateurs, au Festival de Toronto et de Busan, DANGEROUS LIAISONS du Sino-coréen Hur Jin-ho, transposition du roman de Choderlos de Laclos dans le Shanghai des années trente dans lequel il interprète l'un des rôles principaux aux côtés de Zhan Yiyi, lui vaut d'être à nouveau remarqué par le public occidental. Dans LE DERNIER LOUP de Jean-Jacques Annaud, il interprète Yang Ke, jeune instruit chinois et ami de Chen Zhen. Comme le personnage de Chen Zhen, qui s'inspire directement de l'expérience de Jiang Rong, celui de Yang Ke s'inspire de son compagnon de yourte et de route de 1967 à 1978. Transformé lui aussi par son séjour dans la steppe, il est aujourd'hui l'un des peintres les plus renommés de la vie et des paysages de Mongolie.

Ankhnyam Ragchaa

rôle de Gasma

Yin Zhusheng

rôle de Bao Shunghi

Basen Zhabu

rôle de Bilig

Baoyingexige

rôle de Batu

ANDREW SIMPSON, DRESSEUR DE LOUP

Andrew Simpson dresse depuis vingt ans des animaux pour le cinéma avec une préférence marquée pour les loups, pourtant réputés pour leur caractère indomptable. « C'est l'espèce la plus difficile à dresser, dit–il. Les loups sont très intelligents, ils apprennent vite, mais se montrent aussi extrêmement prudents et attentifs à ce qui se passe autour d'eux. C'est grâce à ces caractéristiques qu'ils survivent à l'état sauvage. S'ils ne sentent pas la situation, leur instinct leur dicte de s'en aller. C'est l'une des raisons pour lesquelles je les apprécie tant… » Il leur a consacré un documentaire, WOLVES UNLEASHED, sorti en 2011, qui a remporté un succès international et a été récompensé par 18 prix.

ENTRER DANS LA TÊTE DES LOUPS

C'est à ce dresseur hors pair, qui a sillonné la planète et travaillé pour la plupart des grands studios hollywoodiens, que Jean-Jacques Annaud confie, dès 2010, la tâche d'élever et de diriger les loups du film, de vrais loups de Mongolie. « Dès notre première rencontre, j'ai compris ce que souhaitait Jean-Jacques. Il ne s'agissait pas seulement que les spectateurs comprennent la dureté de la vie des loups dans les steppes mongoles, mais aussi qu'ils entrent dans leur tête, ressentent leurs émotions et perçoivent leur intelligence… Pour la première fois, un film de fiction se proposait de mettre en scène ces animaux tels qu'ils sont vraiment dans la nature. » Andrew Simpson admire le travail du cinéaste : « J'ai toujours espéré travailler un jour avec lui. Jean-Jacques a mis au point une technique très particulière avec les animaux. Il travaille avec eux comme il travaillerait avec des enfants. Stylistiquement et narrativement, la technique qu'il utilise et qu'il a mise au point sur L'OURS permet d'offrir à ces derniers la compréhension des scènes qu'ils vont interpréter. Il sait ensuite attendre le moment où ils vont la jouer pour de vrai dans leur tête. Lorsqu'ils s'enfuient, ils ont réellement peur de quelque chose et leur gestuelle est celle d'animaux apeurés qui s'échappent ; s'ils grognent c'est qu'ils sont réellement mécontents. »

SOCIALISER LES BÉBÉS LOUVETEAUX DÈS LEUR NAISSANCE

Le Canadien se rend en Chine pour un premier repérage. Après avoir visité plusieurs zoos dans lesquels Jean-Jacques Annaud s'était rendu en éclaireur l'année précédente, il fixe son choix sur le Harbin zoo, situé au Nord du pays. L'objectif que s'est fixé Andrew Simpson est qu'au moins dix des seize loups qu'il s'apprête à dresser soient en mesure de jouer dans le film. « Je savais, dit-il, que les difficultés iraient croissantes au fil du tournage. Pour parvenir à mon but, il était indispensable de socialiser et d'élever les bébés louveteaux à peine ceux-ci auraient-ils ouvert les yeux. »

UNE RELATION FONDÉE SUR LA CONFIANCE

En 2011, le dresseur part s'installer en Chine où il va passer deux ans à travailler avec les animaux. « Tous les jours passés là-bas l'ont été en compagnie des loups. On doit passer du temps avec eux. C'est à mes yeux la seule façon de créer un lien affectif solide et de gagner leur confiance. Il faut les élever avant de les dresser. Si l'on ne prend pas le temps de créer une relation d'amour, de soins et d'attention avec un loup, on n'obtiendra jamais la qualité de jeu dont on a besoin devant la caméra. On ne pourra pas le maîtriser et, par maîtrise, j'entends un contrôle fondé sur une relation profonde, et non sur une exigence qui s'appuierait sur la peur ou la menace. Traitez bien les loups et ils vous rendront fier en retour lorsqu'il s'agira pour eux de donner le meilleur devant la caméra. Sans l'attention permanente que je leur ai portée durant ces deux années, je sais qu'ils n'auraient pas été en mesure d'accomplir les prouesses auxquelles ils se sont livrés dans le film. Mais c'est une partie de l'histoire que très peu de gens connaîtront. »

NAISSANCE D'UNE STAR

Dans cette quête de l'excellence, une figure s'impose très vite : celle de Cloudy, le loup dominant qui, magie du cinéma, développe non seulement des qualités d'acteur remarquable, mais se prend aussitôt tout naturellement d'amour pour le réalisateur ! « On ne peut pas forcer un loup à aimer quelqu'un, affirme Andrew Simpson. Un chien peut être dupé avec une balle ou une récompense. Pas un loup. S'il ne vous apprécie pas, c'est la fin de l'histoire, ce sont des animaux d'une incroyable intégrité. Cloudy était fasciné par Jean-Jacques. À chacune de ses visites au centre de dressage, il sortait de la meute pour lui lécher le visage et ne le lâchait plus. Nous avons parfois été contraints de demander à Jean-Jacques de partir pour pouvoir continuer à travailler et que Cloudy réussisse à se concentrer. »

DEUX GROUPES DE LOUVETEAUX

Une des premières difficultés rencontrées par le dresseur concerne les modifications de comportements du louveteau recueilli par Chen Zhen, le héros du film interprété par Shaofeng Feng, au fur et à mesure que celui-ci grandit. « J'ai séparé les bébés en deux groupes en prenant soin de mettre le premier en contact étroit avec Shaofeng et en écartant l'autre groupe de lui. Lorsque Shaofeng interprète des scènes tendres, ou qu'il joue avec son louveteau, il est avec l'un des petits du premier groupe avec lequel il a tissé des liens. Lorsque, au contraire, il doit affronter des réactions hostiles, les bébés du second prenaient le relais. Cela rendait les scènes beaucoup plus réalistes mais, dans le deuxième cas, également beaucoup plus difficiles à réaliser ». En tout, ce sont finalement trois louveteaux qui ont joué Petit Loup. Celui qui a été retenu pour tourner la quasi-totalité des scènes de l'adolescence (de 4 à 7 mois, fin du printemps, été et automne) est le jeune loup « si-saw », le plus affectueux, le seul dont le pelage est devenu de plus en plus clair au fur et à mesure des mois, quasiment blanc dans les dernières scènes…

Les méthodes d'Andrew Simpson se révèlent particulièrement impressionnantes lors de la séquence de l'attaque des chevaux par les loups. « Faire courir un loup derrière un cheval est une chose ; faire courir une meute de dix loups en est une autre. Personne n'avait, jusque-là, réussi une telle performance. Jean Jacques Annaud sait ce qu'il veut voir à l'écran, ma tâche consistait à l'y aider au maximum. »

REPOUSSER LES LIMITES

Dès la préparation, réalisateur et dresseur se sont accordés à repousser les limites : Jean-Jacques Annaud, qui souhaite avoir 99% de vrais loups dans son film et n'utiliser que très peu d'animation par ordinateur et d'animatronics, n'élude pas pour autant la question de la sécurité de l'équipe : « Il était prêt à trouver d'autres solutions si nous n'avions pas été en position d'assurer des conditions de sécurité fiables pour les gens de l'équipe et les animaux, insiste Andrew Simpson. J'ai dû imaginer de nouvelles manières de travailler. C'était un challenge auquel même Hollywood ne s'était pas encore attaqué. »

SECRETS DE DRESSEUR

La botte secrète de ce dresseur exceptionnel ? Ne pas uniquement se focaliser sur sa discipline mais appréhender au contraire l'aventure filmique dans son ensemble : « Faire un film est un travail d'équipe, un effort de tous vers un but commun. Si l'on se contente de sa partie sans chercher à savoir ce qui se passe dans les autres départements, on peut très vite être dépassé ».

De retour chez lui à Calgari où il a rapatrié et continue de chérir les seize loups du film, le dresseur canadien ne regrette rien de cette aventure qui l'a si longtemps contraint à mettre sa vie personnelle entre parenthèses. « LE DERNIER LOUP est sans nul doute possible la plus grande et la plus belle aventure de ma carrière. Avant lui, j'avais travaillé sur un autre projet ambitieux sur les loups : LOUPS de Nicolas Vanier, tourné en Sibérie. Mais le film de Jean-Jacques Annaud était un pari encore plus important pour moi : je sais que je serai toujours fier du rôle que j'y ai joué. »

JAMES HORNER,

COMPOSITEUR DE LA MUSIQUE

Auteur de plus de 80 musiques de films depuis le début des années 1980, James Horner est, avec John Williams, l'un des plus grands compositeurs de son temps. Il a composé certains des plus gros succès de ces 20 dernières années, dont GLORY et LÉGENDES D'AUTOMNE d'Edward Zwick en 1989 et en 1994, BRAVEHEART de Mel Gibson, en 1995, TROIE de Wolfgang Petersen en 2004, et AVATAR de James Cameron, en 2009. Récompensé en 1998 par 2 Oscars (Meilleure musique et Meilleure chanson) et par un Golden Globe pour la bande originale de TITANIC, de James Cameron, James Horner est reconnu pour être l'un des tout premiers à recourir à la technique du « sampling ». Utilisant fréquemment des chœurs et des musiques traditionnelles qu'il passe au filtre de son style, cet homme secret a la réputation de développer certains motifs jusqu'à l'obsession, utilisant notamment les quatre mêmes notes déclinées comme une métaphore de la mort. D'une sensibilité exceptionnelle, James Horner a une prédilection pour les cuivres trombones, cors et trompettes. On lui doit de longues plages musicales d'une mélancolie poignante. Dès 1986, Jean-Jacques Annaud fait appel à lui pour LE NOM DE LA ROSE adapté du roman d'Umberto Eco. Les deux hommes, qu'une solide amitié lie depuis lors, se retrouvent ensuite sur STALINGRAD en 2000, et sur OR NOIR en 2011. LE DERNIER LOUP est leur 4ème collaboration. « James est pour moi un compagnon de création exceptionnel, dit Jean-Jacques Annaud : ensemble, nous parlons du sens du film et tombons d'accord à la seconde près, au 24e de seconde près parfois. Je lui fais une confiance absolue... Travailler à ses côtés est un moment d'exception. »

James Horner débute actuellement une carrière de musicien symphoniste.

CONTEXTE HISTORIQUE ET CULTUREL

L'HOMME ET L'ANIMAL

ENTRETIEN AVEC BORIS CYRULNIK

LE DERNIER LOUP décrit les liens quasi mystiques qui unissent le peuple mongol aux loups.

Et c'est une attitude qui diffère radicalement de celle adoptée par l'Occident où le loup était exclusivement considéré comme une menace. Dès le VIIIème siècle, des louveteries ont été créées à l'entrée des villes pour les chasser. Le métier de louvetier était une charge qui se transmettait de père en fils pour protéger la population ; une charge d'autant plus confortable que les loups n'entraient pas ou très rarement dans les villes, et que le véritable danger venait paradoxalement des cochons qui traînaient dans les villages et attaquaient régulièrement les enfants. À cette époque, on accrochait les bébés, langés très serrés, à des clous aux portes des habitations tandis que leurs parents s'en allaient travailler. Échappant à la vigilance des glandeurs chargés de mener les cochons sous les chênes pour qu'ils puissent fouiller la terre à la recherche de nourriture, ceux-ci s'en prenaient aux nourrissons et les mangeaient. Ils étaient jugés, on les pendait mais, pour autant, ils n'inspiraient pas cette peur liée aux loups, et celui qui lui infligeait son châtiment n'était pas « héroïsé », à la différence du louvetier, lorsqu'il tuait un loup. N'oublions pas que, en Occident, on a souvent qualifié le loup de « Juif des animaux ». Parce qu'il est étrange, beau et inquiétant, parce que, comme les félins, c'est un animal magique, on le charge de tous les péchés. Il devient un objet de fantasme.

En voyant le film, on a le sentiment d'une fascination réciproque des loups pour les hommes.

C'est que nous les intéressons beaucoup ! Même si les loups n'attaquent pour ainsi dire jamais les hommes, ils les suivent, leur tournent autour, surveillent les restes des repas, les restes des feux. Ils en prennent facilement l'empreinte. C'est sans doute grâce à cette faculté qu'il y a 10 000 ou 15 000 ans, des louveteaux ont pu être adoptés par des êtres humains : ils ont quitté leurs parents pour s'approcher très près des hommes et, de génération en génération, ont été progressivement transformés en chiens. La même bandelette génétique a provoqué des développements organiques et mentaux différents.

Dans l'estime mutuelle que se portent le peuple mongol et les loups, le respect de la nature semble compter pour beaucoup : aucun des deux n'accomplit de sacrifices inutiles. Chacun ne tue qu'en fonction de ses besoins avec un véritable souci de l'environnement.

Autant un chien redevenu sauvage va perdre le contrôle en retournant dans un milieu naturel et égorger le premier mouton qui passe, autant le loup, qui vit et chasse en meute, a des comportements parfaitement ritualisés. Les chasses auxquelles il se livre sont finalement assez révérencieuses. Les Mongols, les Indiens d'Amérique du Sud, les peuples d'Asie n'agissaient pas autrement. Ils se montraient très respectueux des animaux, en tuaient le moins possible et toujours pour de bonnes raisons - manger, utiliser la peau, les os afin d'en faire des hameçons, des aiguilles, des outils de chasse… Ils avaient le respect du vivant. Bien sûr, il n'y a pas là d'intention militante, mais ce respect mène au respect écologique. En conquérant la planète, l'Occident, lui, s'est donné le droit de dominer la nature, de mettre le feu, de détourner des cours d'eau, massacrer en masse les animaux ou les enfermer.

Autre signal environnemental fort : cette capacité qu'ont les loups de réguler leur reproduction.

Tous les animaux ont un comportement de reproduction adapté à l'écologie. En cas de surpopulation, les lapines avortent spontanément et on voit même des situations où les petits qu'elles portent sont résorbés dans l'utérus. Lorsque le pâturage fait défaut, les femelles gazelles sont moins fertiles, elles n'ont plus leurs règles.

Le vieux Bilig, l'un des personnages du film, est si fasciné par les loups qu'il n'hésite pas à dire à leur propos « nous sommes leurs apprentis ». En quoi leur organisation est-elle exemplaire ?

Elle est fondée sur une hiérarchie et des comportements si impeccablement ritualisés qu'ils leur permettent de vivre entre eux sans violence. Ce sont des grognements, des gestes - relever la babine, lécher la babine, montrer son ventre. Ainsi, pour exprimer sa soumission à un mâle dominant, un loup va montrer son ventre ou s'incliner en baissant la tête, en mettant sa queue entre ses pattes et en lui donnant un coup de langue. Tous ces rituels stoppent très rapidement l'agressivité des loups.

Leurs techniques de chasse sont assez impressionnantes.

Elles sont extrêmement élaborées, chaque loup utilisant son corps comme un spécialiste au sein d'une équipe très coordonnée. Le loup le plus rapide colle au train de la proie tandis que le plus corpulent, plus lourd et plus puissant, va partir latéralement ce qui peut paraître totalement illogique à un observateur. En réalité, tous deux savent que, comme au rugby, la proie convoitée va pratiquer la technique du contre-pied. Pour échapper à son poursuivant qui lui colle au train et tente de la faire tomber, elle va changer brutalement de direction ce qui va lui redonner quelques mètres d'avance, et ceci plusieurs fois. Pendant ce temps-là, le loup plus corpulent, qui court latéralement, gagne évidemment du terrain et la proie va littéralement se jeter dans sa gueule.

Face à eux, la résistance s'organise : les chevaux font ainsi formidablement corps avec leurs gardiens pour se défendre.

C'est ce que les éthologues appellent la familiarité : percevant la menace, ils se réunissent, s'unissent, en éprouvant un grand sentiment de familiarité - nous humains parlerions de solidarité -, qui les protège.

Comme beaucoup d'animaux, les loups utilisent un certain nombre de stratagèmes pour capturer leurs proies, les conduire, par exemple, au bord d'un lac gelé où eux seuls sont capables de se mouvoir. Diriez-vous qu'ils mentent ?

On dit qu'ils adoptent un comportement de leurre. Lorsqu'ils sont attaqués par un prédateur, les diamants tachetés, ces petits oiseaux chanteurs que nous aimons tant, ont ainsi une technique très rodée. Tandis que la femelle et ses petits prennent la fuite, le mâle attire le prédateur, il s'expose en faisant pendre une de ses ailes de façon à faire croire qu'elle est brisée. Le jugeant vulnérable, le prédateur fonce sur lui. À une distance qu'il connaît au centimètre près, le diamant argenté s'envole et lui échappe. Le leurre est tout de même un chemin vers la manipulation du monde mental.

De nombreux peuples de chasseurs et de guerriers se sont si fort identifiés aux loups qu'ils se réclamaient d'ancêtres légendaires, nés d'un accouplement avec cette espèce. Même si le loup n'est pas le seul animal de la mythologie à se prêter à ce type de récits, on lui accorde une spiritualité toute particulière…

Il est fascinant, donc on lui attribue des pouvoirs surnaturels. Mais ces dons peuvent vite être interprétés de façon négative. On a aussi très rapidement transformé les loups en diables. Tout comme l'Inquisition, au Moyen-Âge, a fait passer la femme du statut de fée à celui de sorcière - sous prétexte que sa beauté ensorcelait les hommes -, d'intelligent et magique, le loup peut progressivement être appréhendé comme un sorcier qui va user de son pouvoir étrange pour nous détruire.

Autre mythe très vivace, la louve maternelle qui allaite des petits d'humains…

Il existe en effet beaucoup de récits autour d'enfants sauvés par des louves. Aucun qui ne s'étaie sur des faits réels. Ce sont des légendes dont la plus connue est celle de la louve romaine qui recueillit et nourrit les futurs fondateurs de Rome - Romulus et Remus -, au pied du Mont Palatin. Romulus et Remus faisaient en réalité sans doute partie de ces enfants de prostituées qui étaient abandonnés dans des décharges. Beaucoup d'entre eux étaient ramassés dans ces lieux et on les élevait en vue de les revendre comme esclaves. La légende de la louve romaine témoigne de cette attitude qu'on adopte encore aujourd'hui à l'égard des enfants abandonnés : on les admire parce qu'ils ont réussi à survivre et les craint pour les mêmes raisons : on les pare de pouvoirs exceptionnels.

Comme les Tibétains, le peuple mongol a longtemps considéré les loups comme des « passeurs d'âme ». Recouverts d'un linceul, les morts étaient abandonnés dans la steppe afin d'être dévorés par les loups pour qu'ils emportent leur âme au ciel. Cette croyance était aussi justifiée par le fait que chassant pour manger, il était juste de rendre leur chair à la terre.

Les animaux ont toujours été beaucoup divinisés. Les Egyptiens chargeaient ainsi un chien, le dieu Anubis, de les aider à franchir le Rubicon. Que ce soit en Egypte, en Asie ou en Amérique, toutes les espèces animales ont été « totemisées ».
À l'inverse, mais là on s'éloigne du cas particulier des loups, l'Occident a eu tendance à les « humaniser » : l'animal est considéré comme une « personne ». Soit on lui fait des procès, on le juge, on le condamne et on le pend. Soit on l'« héroïse », on peut même aller jusqu'à le décorer. C'est le cas de chiens ayant sauvé leur maître de la noyade : au lieu de chercher à comprendre l'univers de cet animal, on lui prête les mêmes intentions et les mêmes représentions que les nôtres. On anthropomorphise.

Que pensez-vous de cette scène du double suicide tirée du livre de Jiang Rong ? Les chasseurs qui en ont été témoins ont peut-être anthropomorphisé en suicide ce qui, pour un des loups acculé, est un réflexe de fuite (en tentant de s'échapper par l'abîme comme les prisonniers des tours en flammes du 11 Septembre) et pour l'autre un geste désespéré de creusement d'un tunnel qui se termine involontairement en auto-ensevelissement ? Ces animaux agissent-ils ainsi pour conserver leur dignité ? Ont-ils conscience du caractère irréversible de leur geste ?

Je répondrai que non : seuls les hommes se suicident. Il est important de faire une distinction entre la perception de la mort et sa représentation. Les animaux perçoivent la mort et cela les inquiète beaucoup - j'ai le souvenir d'un groupe de singes resté complètement silencieux et hébété durant plusieurs semaines après la noyade d'un des leurs. Eux dont les cris sont

très sémantisés, ne « parlaient » plus. Ils étaient désorganisés par LE mort. Dire qu'ils aient une représentation de LA mort paraît plus discutable. Pour cela, il faut avoir une aptitude à la métaphysique, être capable d'avoir une représentation très élevée du temps.

Comment l'acquiert-on ?

Le cerveau doit être en mesure d'associer des informations anticipées avec des informations passées : pour pouvoir anticiper le fait que quelqu'un ne reviendra pas, l'être vivant doit avoir en mémoire l'expérience de quelque chose qui a totalement disparu. Cette notion d'irréversibilité du temps nécessite une maturation biologique que nos propres enfants n'acquièrent pas avant l'âge de 6 ou 8 ans. Les animaux sont-ils capables de cette performance métaphysique ? La réponse est nuancée. Comme nos enfants, les animaux, qui ont un grand lobe préfrontal connecté au circuit limbique des émotions, pressentent la représentation de la mort mais il ne s'agit pas de la mort irréversible : ils ont la même représentation du temps que les enfants qui pensent que leur grand père ou leur grand-mère disparus sont partis très loin, ailleurs, sur un nuage, et qu'il suffit d'attendre pour qu'ils reviennent. Ils ont un début de la représentation de la mort mais n'accèdent pas à sa représentation métaphysique.

Comment expliquez-vous que, malgré tout, des animaux fassent le choix de disparaître ?

Un certain nombre de comportements désadaptés peut les y mener : les lemmings, par exemple, ne se suicident pas. Mais leur surnombre, qui a provoqué une désorganisation écologique, provoque en eux des troubles tels qu'ils ne sont plus capables de traiter l'information : c'est ce qui explique qu'ils s'orientent vers le soleil couchant, se noient ou se jettent des falaises. Ils n'ont aucunement l'intention de se donner la mort irréversible. Mais, nous autres, êtres humains, anthropomorphisons en disant qu'ils se sont suicidés.

Quel mot convient alors pour ces chiens qui se laissent mourir sur la tombe de leur maître ? Que penser de cette anecdote rapportée par Jean-Jacques Annaud qui a assisté à la fin de vie d'une oie chez lui à la campagne : celle-ci a cessé de s'alimenter et s'est laissée mourir à côté du corps de son compagnon mort. Il y a aussi cet autre témoignage qui se déroule dans une province voisine du Tibet et relate le suicide d'une louve ayant mis fin à ses jours en s'élançant contre un rocher pour se fracasser le crâne après qu'on lui a détruit sa portée ?

J'emploierai le mot émotion. Les animaux ont un monde d'émotions, un monde mental. Pour abonder dans ces récits, on a vu des éléphants apporter des feuilles à un de leurs semblables qui était en train de mourir, des Macaques faire des offrandes alimentaires à un proche en fin de vie.

Dans « Le Totem du loup », dont est tiré LE DERNIER LOUP, l'auteur, Jiang Rong, raconte comment un loup décide d'abréger les souffrances d'un de ses congénères, mortellement blessé. Cette fois encore, vous diriez qu'il est dans la perception et non dans la représentation ?

J'ai observé ces comportements chez les goélands et chez d'autres espèces animales. Ils s'expliquent en réalité par la désorganisation que provoque en eux l'animal blessé. Celui-ci émet des cris et adopte des postures que l'animal sain ne parvient pas à décoder. Je me souviens d'un goéland blessé qui mélangeait cris d'appel et cris d'alerte, appelant ainsi au secours tout en enjoignant ses semblables à se sauver. Ne sachant comment répondre à un message aussi contradictoire, les autres ne cessaient de tourner autour de lui et ont fini par l'achever à coups de bec. Jane Goodall, la fondatrice de l'éthologie moderne, rapporte une expérience similaire avec un groupe de singes dont certains avaient été victimes d'un virus entraînant une paralysie faciale et des membres. Marchant mal et ayant des mimiques faciales déformées, ceux-ci ne parvenaient plus à se faire comprendre du reste du groupe qui, soit s'écartait d'eux et s'enfuyait, soit adoptait une attitude très agressive pouvant mener à la mise à mort.
Cela dit, il existe aussi des comportements d'entraide entre les animaux Lorsqu'un dauphin est malade, les autres se collent ainsi contre lui pour l'aider à nager. Là encore, ils éprouvent des émotions.

Dans LE DERNIER LOUP, Petit Loup, le louveteau élevé par Chen Zhen, parvient à entrer en communication avec ses semblables en hurlant comme eux. Mais très vite, la communication coupe court et la meute se désintéresse de son sort…

Lorsqu'il entre en contact avec ses semblables en hurlant, c'est sa partie génétique qui s'exprime. Mais, le louveteau, qui est élevé parmi les hommes et les chiens, n'a pas eu accès à une autre partie, indispensable, qui est celle de l'apprentissage. Il est capable d'émettre un signal mais ne possède pas la signature auditive de la meute dont le hurlement se termine par un son spécifique qui marque son appartenance au groupe et agit comme une sorte de tranquillisant naturel. Ce louveteau qu'ils entendent ne s'exprime pas comme eux.

La fréquentation du louveteau modifie de façon conséquente le comportement de Chen Zhen. Il en adopte la prudence, la patience, le courage…

Il est tout à fait exact que la fréquentation des animaux peut nous changer durablement. On le voit chez les délinquants auxquels on propose de s'occuper de chevaux - une pratique de plus en plus courante aux États-Unis. Le fait de s'occuper de ces animaux les aide à se décentrer d'eux et développe leur aptitude à l'empathie. J'ai vu le comportement de nombreux

de mes petits patients changer au contact d'animaux. Les enfants abandonnés, notamment, surinvestissent beaucoup en eux. Je me souviens d'une petite fille incroyablement seule et maltraitée qui me disait : « Lorsque je suis trop malheureuse, je prends la tête de mon chien, je colle mon front contre le sien, je lui raconte mes malheurs, il m'écoute sans bouger, bien sûr, il ne répète rien de ce que je lui confie. Je suis étonnée de voir à quel point je me sens mieux après lui avoir parlé. »
Il y avait, dans son récit, un mélange de vérité et d'interprétation. Verbaliser son malheur et rendre ainsi sa cohérence au monde lui avait permis, c'est vrai, de se sentir moins mal, mais attribuer à son chien le pouvoir de la comprendre et de vouloir l'aider tenait davantage de l'interprétation. Le chien avait effectivement compris beaucoup de choses de ce que cette petite fille lui avait confiées - les chiens humanisés comprennent plusieurs centaines de mots ce qui n'est pas rien. Pour autant, il ne les avait pas comprises telles que nous, êtres humains, l'entendons. Il les a comprises dans son monde de chien.

Comment évaluez-vous la perception qu'ont de nous les animaux ?

Je dirais qu'ils sont un peu comme nous lorsque nous regardons un film muet : ils comprennent les intentions, l'expression de nos émotions.

On a le sentiment que le jeune homme entre véritablement dans la tête de son louveteau. L'inverse n'est pas vrai. Petit Loup tisse des relations affectueuses avec le jeune étudiant, joue avec lui, obéit à certaines injonctions mais ne songe en réalité qu'à s'échapper. Comment expliquer que son comportement se modifie si peu ?

Comme la plupart des animaux, les canidés ont une double empreinte, celle intra-spécifique de leurs congénères, celle inter-spécifique du milieu dans lequel ils évoluent - la neuro-imagerie montre maintenant comment l'empreinte sculpte les cerveaux en traçant des zones et des circuits cérébraux. Ce louveteau, a pris l'empreinte de sa mère puis celle du jeune homme mais l'empreinte biologique de la mère était probablement plus forte et il s'oriente de manière préférentielle vers cette mère qu'il n'a pas connue plutôt que vers le jeune homme qu'il a pourtant fréquenté.

Quelles conséquences peut-on tirer de cette quête permanente de l'homme à tenter d'humaniser les animaux ?

En agissant ainsi, on a modifié leurs comportements et leurs métabolismes. Humanisés, les animaux sont devenus plus gros et plus grands et développent, tout comme l'homme, un certain nombre de maladies dégénératives. On arrive aujourd'hui à un point de rupture car ces changements ne concernent pas seulement les espèces qui vivent auprès de nous : ils intéressent aussi les espèces sauvages. Le développement de l'urbanisme a eu d'énormes répercussions. Les tigres redeviennent agressifs ; les biches n'ont plus peur de l'homme ; dans les forêts, de plus en plus de joggeurs se font attaquer par des cerfs et des sangliers alors qu'il y a encore quelques années, ces animaux se cachaient. La distance de fuite entre les hommes et les animaux se réduit de plus en plus.

Partout dans le monde, la réintroduction du loup - comme celle des ours actuellement dans les Pyrénées -, continue d'alimenter les polémiques. Quelle est votre position à cet égard ?

C'est un problème complexe. Lorsqu'une espèce animale disparaît, notre propre espérance de vie est réduite. Éliminer les loups, chasser les ours revient donc à mettre en danger notre propre développement mais, à l'inverse, les réintroduire et donc réaugmenter notre espérance de vie en rééquilibrant le système, provoquera de loin en loin des accidents. On vivra mieux, plus longtemps, mais il y aura cette menace planant sur nous. La vie est une aventure incroyable mais elle est dangereuse.

Boris Cyrulnik est un neurologue, psychiatre, éthologue et psychanalyste français.
Directeur d'enseignement à l'université de Toulon, il est également l'auteur de nombreux ouvrages.

HISTOIRE DES LOUPS

CARACTÉRISTIQUES PHYSIQUES

Loups gris, loups rouges, à crinière, loups d'Ethiopie, de Tasmanie… il existe 32 sous-espèces de loups que les scientifiques répertorient en fonction de leur taille, leur couleur, leur localisation géographique et leur environnement écologique. Un loup mesure entre 1,10 mètre et 1,50 mètre de long et peut peser jusqu'à 80 kilos (la moyenne est de 40). Très puissante, la pression de ses mâchoires n'est pas loin d'égaler celle d'une hyène. Il est capable d'ingurgiter 9 kilos en une seule fois mais ne mange ni tous les jours ni de façon régulière (ses besoins alimentaires quotidiens varient entre 4 et 8,5 kilos et les mammifères ongulés sont la base de son alimentation). À cause de ses yeux qui flamboient dans la nuit, on lui prête une vue perçante. Son cerveau est, en réalité, essentiellement formaté par son odorat (chaque loup a sa propre odeur qui permet de détecter son identité et il sait déceler la présence d'un animal à 270 mètres à contrevent ; selon les différentes thèses des spécialistes, son odorat est entre 100 fois et 1 million supérieur à celui d'un homme).

Un loup consacre un tiers de son temps à se déplacer et parcourt en moyenne 30 kilomètres par jour à une vitesse qui peut aller jusqu'à 50, voire 70 kilomètres heures. Les empreintes de ses pattes (12 centimètres de long sur 10 de large pour un mâle adulte) lui permettent de se déplacer très facilement y compris dans la neige et sur des surfaces gelées - il s'en sert comme de raquettes. Il jappe, aboie, glapit, grogne et geint mais le hurlement, qui exprime des émotions variées, joie ou tristesse, signes de ralliement ou SOS de détresse, est la plus connue de ses vocalisations. Un loup peut vivre entre 9 et 13 ans et jusqu'à 17 lorsqu'il est en captivité.

LA SOCIÉTÉ DES LOUPS

Modèle, sujet de défiance et sujet d'étude

Étudié et imité par les sociétés de chasseurs, qui reconnaissaient et admiraient ses qualités de prédateur et chassaient, comme lui, en groupe, le loup a très vite suscité la méfiance au sein des populations sédentarisées. On le craint, on le diabolise sans chercher à le connaître. Ce n'est qu'à partir de 1940 qu'un scientifique, Rudolph Schenkel, entreprend d'étudier son comportement et d'en appréhender la complexité en observant des spécimens retenus en captivité au zoo de Bâle. En 1944, « The Wolves of Mount Mc Kinley », d'Adolph Murie, est le premier véritable essai scientifique moderne consacré à l'espèce. Mais il faut attendre encore quinze ans et le début des années soixante pour qu'enfin biologistes et éthologues fassent tomber les idées reçues sur cet animal. Les travaux de David Mech («The Wolves of Isle Royale » en 1966) et d'Erich Klinghammer contredisent ainsi radicalement la perception collective liée au loup : on découvre un animal craintif vis-à-vis de l'homme, attentif à ses congénères, un prédateur efficace et non pas uniquement destructeur.

Esprit de clan, hiérarchie, rites et jeux de société

Loin de posséder le caractère asocial qu'on lui prête communément, le loup a l'esprit de clan. N'étant pas, tout comme l'homme, en haut de la chaine alimentaire, l'espèce, qui s'est développée dans des régions peuplées de lions et de tigres, supérieurs en force et capables de chasser seuls, a été contrainte d'appliquer la théorie selon laquelle l'union fait la force à condition qu'elle se place sous la conduite d'un chef respecté. Toute l'organisation des loups découle de cette nécessité.

Les loups vivent donc en meute, une cellule familiale qui peut regrouper entre 5 et 15 individus (exceptionnellement 30 dans certaines régions du monde, dont l'Alaska et la Mongolie). Ils possèdent un sens aigu de la vie en collectivité ; extrêmement sociable, le loup est ainsi l'un des rares mammifères à prendre ses repas en communauté. Très hiérarchisée, la meute est soumise à l'autorité d'un couple dominant, le mâle et la femelle alpha : c'est ce couple qui prend l'initiative des déplacements et de la chasse et qui régule les activités reproductrices. Suit le loup bêta, lieutenant du couple alpha. Tout au bas de l'échelle, se trouve le loup oméga, sorte de brebis galeuse et de souffre-douleur[1]. Au milieu, les enfants, louveteaux et jeunes loups âgés de 2 à 3 ans.
Au sein de la meute, l'ordre social repose sur un certain nombre de rituels. La présentation des crocs : en tenant dans sa gueule le museau d'un subordonné, le mâle dominant réaffirme son autorité et évite ainsi les luttes intestines. La manière d'uriner : seul le couple dominant urine en levant la patte. Tous les autres, quel que soit leur sexe, le font accroupis. Le respect des distances : dès 60 mètres, un loup subordonné adopte un comportement de soumission envers le dominant (queue entre les jambes et oreilles plaquées vers l'arrière).
La position du mâle alpha n'est pas immuable : une faiblesse dans son comportement peut entraîner un changement subit de statut. Certains mâles dominants peuvent le rester jusqu'à 8 ans, d'autres ne gardent ce statut qu'une seule année. C'est toujours à travers le jeu, qui sert à tester la force et la volonté d'un individu dans la meute, que s'organise la vie du groupe.

Chasse, quotas, idées reçues et vérités cruelles

Les loups privilégient toujours le gibier sauvage lorsqu'il est disponible et ne chassent qu'exceptionnellement en dehors de tout besoin vital. Cependant, il serait illusoire de leur prêter un comportement rousseauiste : dans l'emballement de la chasse, il leur arrive aussi de tuer par frénésie et plaisir.

D'une patience et d'une résistance à toute épreuve, ils se relaient à tour de rôle pour forcer leur proie jusqu'à épuisement. Cette violence est toutefois contrebalancée par le taux d'échec de leurs attaques qui est de… neuf sur dix.
Respectueux des limites territoriales d'une autre bande, les loups n'hésitent pas à interrompre leur poursuite pour éviter tout risque d'affrontement.

Noces éternelles et contrôle des naissances.

Même si cette thèse est désormais controversée, on prête aux couples de loups une très grande fidélité. L'espèce possède un système de reproduction original : à l'intérieur d'une meute, un seul mâle (généralement le mâle dominant) s'accouple avec une seule femelle. D'une année sur l'autre, le couple reproducteur reste stable. La période d'accouplement (qui a lieu en décembre ou janvier) est celle où la hiérarchie est la plus forte : elle engendre une castration comportementale chez les jeunes femelles qui n'entrent même pas en chaleur.
Après 63 jours de gestation qu'elle met à profit pour creuser une tanière, la louve alpha met au monde entre 4 et 6 louveteaux qui, sevrés à six semaines, vont rester dans la tanière jusqu'à l'âge de huit ou dix semaines. Dès 4 semaines, les différences génétiques de la portée s'affirment et il est déjà possible de déterminer le futur rôle social d'un louveteau.

Famille unie et pédagogie de pointe

L'éducation de la portée mobilise toute la meute durant 3 à 5 mois. Le groupe quitte les abords de la tanière et investit un site de rendez-vous (qui n'excède pas 4km 2). Jeunes loups et adultes se transforment en oncles et tantes et s'assurent du bon développement des louveteaux. Bien que la chasse soit un comportement inné chez les petits, les adultes leur en enseignent toutes les finesses stratégiques. L'apprentissage est basé sur le jeu (indispensable au développement harmonieux du louveteau) et sur l'imitation : mêmes séquences, inlassablement répétées, mimiques faciales appuyées, postures de pattes et de queues… Au bout de deux mois d'un tel entraînement, les louveteaux sont déjà plus expérimentés que les renardeaux ou les petits coyotes. Ce n'est qu'entre 2 et 4 ans que les jeunes loups quittent la meute. Cette dispersion est un impératif biologique : elle permet le brassage des gènes et assure l'expansion géographique de l'espèce.

DES HOMMES ET DES LOUPS

Mythes et légendes

Le loup a longtemps été considéré comme un passeur qui défait les mondes et conduit les âmes ; un symbole des cycles de la vie. Tout en le combattant, les peuples primitifs lui font allégeance. Ils le représentent dans des peintures rupestres et sur des gravures, conservent leurs crânes et leurs fourrures, qu'ils utilisent souvent comme totem. Certains se font enterrer avec eux (des archéologues ont retrouvés des crânes, datant de 150 000 ans disposés devant plusieurs abris sous roches ainsi qu'une tombe très ancienne, vieille de 12 000 ans, où l'on trouve un canidé à côté d'un homme). « Devenir loup était une aspiration et une exigence commune à de nombreuses organisations guerrières, explique Geneviève Carbone, auteure de plusieurs ouvrages consacrés au loup[2]. Mythologies et légendes sont peuplées d'hommes dont la généalogie ou l'apparence intègrent cet animal. De filiation en métamorphoses, c'est sa noblesse qu'on s'approprie. » Nombre de ces légendes sont associées à l'image de la louve maternelle et à celle de l'enfant-loup (qui donnera naissance à Mowgli, le célèbre personnage de fiction imaginé par Rudyard Kipling en 1893). C'est par la grâce d'une louve qui recueille, nourrit, puis épouse un enfant rescapé du massacre du peuple Hiong-nu que les Turcs estiment devoir la naissance de leur peuple, Tu Kuech, son fondateur, étant le fruit de l'union de l'animal avec le petit miraculé.
La louve romaine, symbole de la pax romana, est à l'origine de la fondation de Rome en 753 avant JC après qu'elle a adopté les jumeaux orphelins Remus et Romulus. C'est encore sous la forme transitoire d'une louve que Leto donne naissance à Apollon et Artémis, après s'être unie clandestinement à Zeus.
Valeureux ancêtre pour des dynasties entières de guerriers, tels Gengis Khan qui se proclamait fils du loup bleu, le loup symbolise parfois l'apocalypse : dans la mythologie nordique, Fenrir, fils du dieu malfaisant Loki et de la géante Angerboda, serait la cause de la fin du monde (qu'il engloutirait d'un coup de gueule !) Ou incarne, au contraire, quantités de vertus : « Une légende esquimau veut qu'au jour de la création du monde, Kaïla, le dieu du ciel offrit le caribou au peuple du Grand Nord, raconte Geneviève Carbone. Quand il n'y en eut presque plus, le dieu leur envoya Amarok, l'esprit du loup, car ce dernier maintient le caribou en bonne santé. »
Les Indiens Objibwa, qui vivent sur les bords du lac Huron, en attendaient salut et protection spirituelle. Aujourd'hui encore, les femmes l'invoquent en Anatolie pour vaincre la stérilité et les Iakoutes pour stimuler leur virilité.
En Occident, jusqu'au milieu du XIXe siècle, et en dépit de son image négative, le loup est détenteur de pouvoirs magiques : porter des jarretières taillées dans le cuir de l'animal permettrait de défier quiconque à la course ; mélangés en poudre, ses parties génitales, les poils de ses cils et de sa gueule garantiraient contre les infidélités. Salé et appliqué contre le bras, son œil guérirait des fièvres, ses excréments des maux d'yeux et ses canines des maux de dents des enfants.

Une cohabitation difficile

L'image du loup pâlit à mesure que les populations de cueilleurs et de chasseurs se sédentarisent. Agriculteurs et bergers lui deviennent hostiles. Dès le IVe siècle avant JC., Solon, l'un des 7 sages athéniens, met en place la première organisation de défense contre l'espèce : la loi Solon prévoit

de récompenser de 5 drachmes toute personne tuant un mâle et de 1drachme celle qui tue une femelle. À la même période, le naturaliste romain Pline l'Ancien évoque les conflits opposant les hommes et les loups. Mais c'est avec l'apparition des trois grandes religions monothéistes, judaïsme, christianisme, et islam, que le loup devient véritablement le symbole du mal et l'ennemi de l'humanité. « Les philosophes de la Grèce antique, pères de l'histoire naturelle, ne concevaient pas l'homme hors de la nature. Avec le christianisme, s'installe une dichotomie profonde entre l'homme et l'animal, l'esprit et la matière. En isolant l'homme du reste de la création, on chasse en lui tout ce qui peut le rattacher à l'animal, explique Geneviève Carbone. Sauvage par excellence, le loup rejoint le clan des réprouvés. Autrefois fondateur de lignées prestigieuses, les enfants-loups sont désormais considérés comme des aliénés mentaux. »
Très tôt, dès le IXe siècle, la France adopte une politique de destruction systématique des loups avec la création, en 813, de la première louveterie, à l'initiative de Charlemagne. À partir de 1114, sous l'Inquisition, le clergé catholique recommande à chaque chrétien de participer aux battues. Les guerres incessantes et les épidémies qui sévissent à travers l'Europe, dont la peste noire, au XIVe siècle, favorisent encore son éradication. C'est chose faite en Angleterre à partir du XVIe siècle. La situation va perdurer jusqu'au XIXe siècle et la naissance d'une nouvelle science, l'écologie, inventée par Ernst Haeckel en 1866. Malgré cela, certains pays continuent d'encourager la destruction des loups. La Russie offre des primes à cette intention - 1200 roubles pour une femelle, 1000 pour un mâle et 300 pour un louveteau. « L'installation du loup a précédé celle de l'homme. L'histoire de l'expansion humaine montre que le loup n'a nullement empêché les hommes de se développer. L'inverse n'est pas vrai », conclut GenevièveCarbone.

Diabolisation et chasse aux sorcières

Écrits entre le VIIe et le IIe siècle avant J.C., les textes de l'Ancien Testament se déclarent ouvertement hostiles au loup : « Les chefs de Jérusalem sont comme les loups qui déchirent leurs proies et qui répandent leur sang, faisant périr les gens pour voler leurs biens », prophétise Ezechiel. 300 ans plus tard, l'Evangile de Saint Mathieu n'est pas plus clément : « Gardez-nous des faux prophètes, est-il écrit. Ils viennent à vous en vêtements de brebis. Mais en dedans, ce sont des ravisseurs. » En entretenant son image maléfique (on dit qu'il est l'ennemi mortel de l'agneau, en la forme de laquelle fut figuré le Christ), l'église accentue les peurs qu'inspire l'espèce aux populations rurales.
Dévoreur de brebis, mangeur d'hommes, vecteur de la rage, déterreur de cadavres, pourvoyeur de l'enfer… le loup véhicule toutes les craintes. Il est affublé de tous les défauts : « Fort devant, faible derrière, désagréable en tout, la mine basse, l'aspect sauvage, la voix effrayante, l'odeur insupportable, le naturel pervers, les mœurs féroces, il est odieux ; nuisible de son vivant, inutile après sa mort », constate Buffon en 1753. Du IVe au XVIIe siècle, les bestiaires apportent les preuves naturelles et organiques de son appartenance aux puissances du mal. Le loup, c'est le diable, ou, au minimum, sa monture et celle de ses agents. Les sorciers l'enfourchent pour aller au sabbat, tandis que les sorcières le tiennent par la queue en enfilant des jarretières faites de sa peau. Au Moyen-Âge, on brûle les loups-garous, ces créatures mi-hommes-mi bêtes, qui se métamorphosent en loup durant la pleine lune et auxquels on attribue une tendance marquée au cannibalisme.
Entretenue par les démonologues du XVIe et du XVIIe siècle, la réputation du loup fait des victimes collatérales. Femmes, juifs, protestants et hérétiques le rejoignent au banc des accusés, du XIVe au XVe siècle, mystères et oralistes présentent ainsi les juifs comme « des être plus cruels que les loups ».
Littérature et contes pour enfants participent également activement à la cabale menée contre l'espèce. « Jusqu'à la fin du XIXe siècle, où il est réhabilité par les romantiques avec «La Mort du loup », d'Alfred de Vigny, le loup est présenté comme un animal cruel, flagorneur, glouton, faux et impie, constate Geneviève Carbone. Dès leur plus jeune âge, les enfants connaissent le loup dévoreur à travers l'histoire des « Trois Petits Cochons », de « La Chèvre de Monsieur Seguin » et du « Petit Chaperon rouge », que Charles Perrault offrit en 1695 à la petite fille de Louis XIV ».
En exploitant des motifs anciens (« Le Petit Chaperon bleu marine », de Boris Moissard) ou originaux (« Marlaguette », de Marie Colmant et Jean Franquin, « Loulou » de Grégoire Solotareff ») la littérature moderne témoigne du succès toujours considérable des loups. »
Ces récits continuent d'ancrer la peur du loup dans l'inconscient collectif. Entre 2001 et 2009, 5 films ont été consacré à la Bête de Gevaudan.

Après l'extermination massive, la réhabilitation et la recolonisation

Les études de comportement menées par les éthologues délivrent-elles l'espèce des légendes qui continuent de circuler à son sujet ? Permettent-elles de mieux comprendre le rôle écologique du loup ? Peut-on concilier le retour du loup avec les activités agricoles et l'aménagement du territoire ? s'interrogent Geneviève Carbone et Gilles Le Pape dans « L'Abecédaire du loup » publié aux Éditions Flammarion. Même s'il bénéficie officiellement d'un statut protégé depuis 1993 et la Convention de Berne - « La bête qui suscite la destruction et la désolation » selon les mots de Théodore Roosevelt, est désormais « Une espèce ayant le droit d'exister à l'état sauvage et dont la disparition entraîne une altération inadmissible de l'équilibre écologique », selon les termes du texte de la Convention -, le loup reste au cœur d'un débat souvent houleux. C'est autour des années 1970 que l'espèce retrouve un avenir. Elle devient un marqueur de paysages indiquant la réussite écologique d'un espace protégé. Dès 1966, L'État du Minnesota aux Etats-Unis s'intéresse à sa protection. Dix ans plus tard, l'Europe l'imite - l'Italie d'abord,

puis la France et enfin le reste de la communauté (à l'exception de l'Écosse où sa réintroduction fait l'objet d'un violent rejet). Alors que le déclin de la race est enclenché, un lent processus de retour naturel s'amorce.

La population des loups : chiffres par pays

La Russie, plus grand réservoir du monde
On y évalue à entre 40 000 et 100 000 le nombre de loups. La Russie est le seul pays où le statut d'espèce protégée est ouvertement bafoué.
La Mongolie, entre densité et destruction
Avec une population de 30 000 individus, la Mongolie est la 2e région la plus peuplée. Mais les loups continuent d'y être chassés pour leurs fourrures et leurs propriétés médicinales.
La Chine
6 000 loups y vivraient. Officiellement, l'espèce est protégée. Mais les experts chinois affirment qu'elle est en voie de disparition. Depuis 2000, aucun indice de la présence du loup n'a été observé au cours des études menées dans plusieurs zones test de la province du Hunan.
Les États-Unis pionniers dans la protection de l'espèce
Premier pays à réclamer la protection du loup, les États-Unis sont aussi les seuls à avoir réintroduit des espèces sur leur territoire, le loup gris dans le parc de Yellowstone, le loup rouge en Caroline du Sud et le loup mexicain en Arizona et au Nouveau Mexique. En 2006, environ 4 000 individus étaient recensés, dont plus de 3 000 dans le Wisconsin.
La Roumanie, L'Espagne et La Pologne dans le peloton de tête européen
Avec 2 500 loups, La Roumanie détient la plus grande population de loups en Europe. Elle est talonnée par l'Espagne (2000) et suivie de très loin par la Pologne (850).
La France dans la bonne moyenne
On y a recensé 250 loups en 2013. Estimés à environ 7 000 à la fin du XVIIIe siècle, les loups avaient pratiquement disparu en 1930, seuls quelques individus subsistaient encore en Dordogne, en Charente, dans la Vienne et en Haute Vienne. C'est en 1992, dans les Alpes du Sud, que l'on observe le retour de quelques spécimens venus du massif des Abruzzes. Leur présence s'explique à la fois par la politique de protection, le reboisement et la réintroduction de gibier sauvage par les chasseurs. Si la présence de loups a également été détectée dans le Massif Central, les Pyrénées et le Jura, on estime que 90% des loups se trouvent dans les Alpes avec une densité de population particulièrement importante dans le massif du Mercantour. On a recensé 20 cas de reproduction en 2013, 13 cas de mortalité dont 7 par autorisation de tirs. La France est derrière la Grèce, la Slovaquie et l'Italie qui comptent respectivement 500, 350 et 300 loups, mais loin devant la Scandinavie, la Tchéquie, l'Allemagne la Hongrie et Allemagne qui n'en abritent chacune qu'une centaine.

LE LOUP DES STEPPES MONGOLES

Totems et faiseurs de rois

Entre le peuple mongol et les loups, c'est une histoire pleine de passion. Parce que la vie de ces nomades a longtemps conservé des aspects primitifs – « Ils étaient comme une armée en marche, se déplaçant avec le simple nécessaire », observe le héros du roman de Jiang Rong, la fréquentation des loups ou leur évitement, agit comme un effet miroir. Le caractère indomptable, la puissance et l'organisation de l'animal les fait le placer au dessus de toutes les autres créatures. Devoir lutter contre lui pour survivre, comme lui-même chasse pour se nourrir, crée, entre hommes et loups, un lien quasi-mystique. Mais, dans la steppe, l'homme s'incline devant l'animal : c'est le loup et non l'homme qui crée les lignées de guerriers. C'est sa peau que l'on accroche à l'entrée des yourtes pour indiquer sa valeur et se protéger du destin. C'est son esprit que l'on cherche à acquérir. « Nous sommes ses apprentis », confie le vieux Bilig au jeune instruit dans « Le Totem du loup ».
En prétendant descendre directement du « Loup bleu », symbole du Ciel et père de la terre, Gengis Khan s'inscrit dans cette tradition. En Mongolie, on prête à presque toutes les grandes dynasties une filiation avec les loups. C'est l'une des filles du roi des Huns que son père promet au Ciel, qui se livre à cet animal ; l'enfant qui naît de cette union devient le fondateur d'un pays paisible dont les habitants ont la particularité d'hurler aux loups. C'est Batchagan, l'ancêtre des Yuan, né d'un loup gris et d'une daine pâle. C'est Yishi Nishidou, un Tujue, né d'une louve, qui réussit à échapper au massacre de sa tribu grâce à des pouvoirs hérités de sa mère, alors que tous ses frères périssent.
Lorsqu'ils ne doivent pas leur naissance à l'animal, les guerriers lui doivent souvent le salut : Mokun, le roi de Wasan, est sauvé par une louve qui l'allaite après le passage dévastateur des Huns dans le royaume de son père. Réduit à l'état sauvage et contraint de vivre dans les montagnes, un aïeul de Gengis Khan parvient à subsister durant plusieurs années en se nourrissant des restes de leurs repas. Transmises oralement, ces légendes ne traversent guère les frontières. « Le grand malheur des Mongols, c'est qu'ils n'écrivent pas leur histoire », fait dire Jiang Rong au vieux Bilig.

Un envoyé du ciel qui protège la nature

Le peuple mongol en est convaincu : le loup des steppes est un envoyé du Ciel ; il est sur terre pour protéger la steppe et est le garant de l'écosystème. En chassant, mais dans une proportion raisonnable, les gazelles qui constituent un véritable fléau, l'espèce les empêche de détruire les pâturages où vont brouter bœufs, chevaux et moutons, préservant ainsi la nature. Elle contribue également à maintenir la « bonne santé » des troupeaux de chevaux : en

laissant ceux-ci exposés à ses attaques, elle leur permet de conserver vigilance et résistance à la course prolongée, leur évitant de « s'amollir » mais aussi de proliférer, ce qui engendrerait une consommation accrue de fourrage. Dans le souci d'appliquer le principe du « juste milieu », une règle qui consiste à rechercher harmonie et équilibre dans la contradiction pour en tirer le meilleur parti, les hommes de la steppe chassent les loups en retour au printemps mais prennent, eux aussi, soin de ne pas les exterminer. Chez les uns comme chez les autres « la grande vie », c'est-à-dire l'herbe des pâturages, l'emporte sur « la petite vie », celle des êtres dont la survie dépend in fine de l'herbe.

Tengger

Appelé aussi Tengri, Tengger est le dieu du cosmos. Il est considéré comme l'auteur de toutes les choses visibles et invisibles et contrôle le destin du monde. Le culte que lui vouent les Mongols incorpore des éléments du chamanisme, de l'animisme, du totémisme et du culte des ancêtres. Le loup est toujours le trait d'union entre ce Dieu, les hommes et les animaux. Il transporte leurs âmes vers lui.

Passeur d'âmes

Dès le VIe siècle et jusqu'à la fin des années 1970, les Tibétains de l'Himalaya et du Tibet proprement dit offraient les découpes des cadavres aux vautours, en pratiquant l'inhumation céleste. Les populations de Mongolie-Intérieure font, quant à elles, appel aux loups pour faire monter l'âme des défunts jusqu'à Tengger, la croyance voulant qu'il soit pour eux la seule et unique échelle leur permettant de grimper vers le Ciel éternel. La famille dépouillait de ses vêtements le corps du mort, l'enroulait dans un linceul, puis déposait sa dépouille dans une charrette. Conduite par les plus vieux membres mâles du clan, la carriole était menée à vive allure vers le terrain d'inhumation céleste, de sorte que les soubresauts finissent par faire tomber le corps à terre. La famille installait le mort face vers le ciel la tête orientée vers le sommet de la pente, livrant sa dépouille en sacrifice aux loups. Lorsqu'au bout de quelques jours, il ne restait plus d'elle qu'un squelette, c'est que l'âme du mort avait été accueillie par Tengger. S'étant nourris de viande toute leur existence, les Mongols estimaient qu'il était juste d'être mangés à leur tour.

(1) Laissés pour compte et manquant de tempérament, les loups omega ont souvent préféré s'associer aux chasseurs primitifs en se plaçant sous leur autorité. En devenant des chiens, ils sont à l'origine d'une division de l'espèce.
(2) Geneviève Carbone est l'auteure de « La Peur du loup », éditions Découvertes Gallimard 1994, « Destination loups », collection Ushuia, les éditions du Toucan, Solar, et co-auteure, avec Gilles Le Pape, de « L'ABCédaire du loup », aux éditions Flammarion.

LA RÉVOLUTION CULTURELLE (1966-1976)

POURQUOI, QUAND, COMMENT ?

Le contexte

La révolution culturelle chinoise débute en 1966 à l'initiative de Mao Tse Toung. Toujours officiellement à la tête du Parti Communiste chinois (PCC), mais peu à peu écarté de la gestion des affaires économiques après l'échec du « Grand Bond en avant », lancé en 1958 et cause de la Grande Famine[1], il a dû céder son poste de Président de la République populaire de Chine à Liu Shaoqi, en avril 1959. Avec son premier ministre, Deng Xiaoping, Liu Shaoqi, son successeur, a adopté, dès l'année suivante, un programme plus modéré pour redresser la nation. À partir de 1962 et jusqu'en 1965, Mao Tse Toung et Liu Shaoqi entrent en conflit larvé : Mao, qui juge sa politique révisionniste, lance le « Mouvement d'éducation socialiste », visant tous les cadres ayant participé à la « relative » libéralisation du système de productivité dans les campagnes[2]. En 1964, il publie « Le Petit Livre rouge ». En 1966, les désaccords de plus en plus ouverts qui l'opposent à Liu Shaoqi et une majorité de cadres du Parti, le décident à s'appuyer sur la jeunesse du pays pour relancer le mouvement révolutionnaire et restaurer son pouvoir. Mao Tse Toung voit en elle la première génération « pure » : façonnée par le nouveau régime, elle n'a connu ni la Chine nationaliste ni la corruption capitaliste.

Les gardes rouges, bras armés de la révolution

Formés de collégiens et d'étudiants chinois et inspirés par les principes du « Petit Livre rouge », les gardes rouges deviennent le bras armé de la grande révolution culturelle prolétarienne. Ils remettent en cause toute hiérarchie, notamment celle du PCC alors en poste, et dénoncent les valeurs culturelles chinoises traditionnelles - nommées « 4 vieilleries » (vieilles idées, vieille culture, vieilles coutumes, vieilles habitudes). Intellectuels et cadres du Parti sont publiquement humiliés. Des milliers de sculptures et de temples sont détruits. L'expression politique se libère par le canal des Dazibao - affiches et prospectus dans lesquels la jeunesse chinoise explique ses objectifs et dénoncent les « contre-révolutionnaires ». La période qui s'ensuit permet à Mao Tse Toung de reprendre le contrôle de l'État et du PCC mais mène la Chine au bord de la guerre civile.

(1) On estime qu'elle provoqua la mort d'entre 20 et 43 millions de Chinois.
(2) Un million de cadres auraient ainsi été épurés

Quelques dates

8 AOÛT 1966 : Le comité central du PCC émet un projet de loi en 16 points - sorte de charte de la révolution.

18 AOÛT 1966 : Des millions de gardes rouges venus des 4 coins du pays se rassemblent à Pékin. Les cours ne sont plus assurés. Réunions politiques et meetings critiques se succèdent.

25 NOVEMBRE 1966 : Nouveau grand rassemblement des gardes rouges sur la place Tian'anmen. Le mouvement révolutionnaire s'étend à tout le pays. Jusqu'en 1969, ils vont instaurer un véritable climat de terreur. Après avoir été contraints à faire leur autocritique, professeurs et intellectuels sont exécutés à titre d'exemple ou envoyés dans des camps de travail.

9 DÉCEMBRE 1966 : Mao Tse Toung appelle les ouvriers à prendre une part active aux événements. Le 15 décembre, il appelle les villages à faire de même.

JANVIER 1967 : Les divisions idéologiques des gardes rouges et leurs exactions le conduisent à donner un rôle important à l'armée, chargée de « protéger les intérêts vitaux du pays » et d'aider les « vrais révolutionnaires ». L'armée s'acquitte de sa première mission mais protège souvent les groupes rebelles conservateurs, proches du pouvoir. Les radicaux dénoncent la dictature militaire.

ÉTÉ 1967 : Le chaos et la guerre civile dans lesquels la révolution a progressivement fait glisser le pays atteint son apogée. Le 22 juillet, Mao demande aux gardes rouges de prendre la place de l'armée quand nécessaire.

FIN 1967 : L'armée est à nouveau sollicitée pour museler des groupes d'étudiants d'extrême-gauche. De violents affrontements ont lieu dans le sud du pays : l'artillerie lourde et des bombes au napalm sont utilisées pour les maîtriser.

HIVER 68-69 : 17 millions de jeunes sont déplacés de force dans les campagnes chinoises : c'est le début du mouvement des Zhiqings (« jeunes instruits »). Les gardes rouges sont dissous et les radicaux sont exécutés en avril 68. Le 9e Congrès du PCC entérine la purge et la réorganisation du Parti.

LE MOUVEMENT D'ENVOI DES JEUNES INSTRUITS À LA CAMPAGNE

Qui sont les « jeunes instruits » ?

La moitié de la génération de jeunes citadins est concernée par ce mouvement de déportation massif dans les campagnes. Âgés d'entre 15 et 30 ans, les jeunes instruits, qui ne sont pas à proprement parler des intellectuels (beaucoup d'entre eux n'ont pas terminé leurs années de collège), viennent de tous les milieux : fils d'ouvriers, de cadres et de soldats révolutionnaires aussi bien qu'enfants des ennemis du régime. Les premiers à partir sont les « Trois promotions » de 1966, 1967 et 1968 qui n'ont pas été diplômées à cause de la Révolution culturelle. Ceux-là peuvent choisir leur destination et s'y rendre avec plusieurs amis. Les « Six promotions » suivantes » sont moins chanceuses : les conditions de départ sont de plus en plus brutales.

Parti avec la seconde promotion, Jiang Rong a, de lui-même, opté pour la Mongolie. Il a été un authentique volontaire, un peu par conviction révolutionnaire mais surtout pour manger à sa faim et pouvoir lire des livres à l'abri des regards.

Pourquoi un tel mouvement ?

Dès 1967, l'envoi des jeunes instruits à la campagne offre à Mao Tse Toung l'opportunité de se débarrasser des gardes rouges mis en place entre 1966 et 1968. Mao vise également un autre objectif : former une « génération de successeurs révolutionnaires » endurcie par les épreuves. Il veut réapprendre les vraies valeurs aux jeunes citadins, qu'il considère de plus en plus élitistes et coupés des masses. Pour encourager leur goût de l'effort et de l'endurance, les familiariser avec un mode de vie spartiate, certains cadres iront jusqu'à contraindre de jeunes instruits à moissonner à la faucille.

Dix ans d'exil, dix ans de réflexions.

Le déplacement des jeunes instruits dans les campagnes dure jusqu'en 1976, parfois jusqu'en 1978. On les déplace d'année en année, les envoyant de préférence dans les banlieues agricoles ou des fermes de l'armée. Parqués le plus souvent dans des « points de jeunesse », beaucoup d'entre eux participent peu à la vie des paysans : ne manquant pas de main d'œuvre, ceux-ci les considèrent comme autant de bouches inutiles à nourrir. Brutalisés par les cadres, victimes de brimades de la part des paysans, la plupart des jeunes instruits ne pensent qu'à revenir à la ville. S'ils se sentent de peu d'utilité, ils ont tout loisir d'observer un monde qui leur est étranger - le sous développement agricole et la lenteur des transformations opérées par le communisme mais aussi des traditions dont ils ignorent tout. Ils mettent à profit ces observations pour découvrir la réalité de la gestion des cadres du Parti. Les plus conscients, comme Jiang Rong, l'auteur du « Totem du loup », se mettent à douter du régime.

L'apprentissage de la liberté.

Quoiqu'encadrés dans la journée, les jeunes instruits jouissent, durant leur exil, d'une liberté d'expression qu'ils n'ont jamais connue auparavant. Les veillées sont propices aux débats d'opinion - toutes peuvent être formulées. Des ouvrages interdits circulent en cachette. Loin de leurs familles, les jeunes instruits développent un goût pour l'écriture et le sens critique et s'attellent à la rédaction de journaux intimes, poésie et romans. Paradoxalement, ils se libèrent mentalement des diktats de la révolution culturelle.

Une génération perdue

À leur retour, les jeunes instruits peinent à se réinsérer. Transformés par leurs années passées à la campagne, ils éprouvent des difficultés à renouer avec les études. Déclassée, sans formation et sans aucun soutien de l'État, cette génération, qui se sent mise au ban de la société, se retrouve sans travail. Sa désillusion totale sur la nature du régime fera d'elle un levier puissant du mouvement démocratique chinois à la fin des années 1970. Près de 40 ans plus tard, les jeunes instruits, ayant réussi à réintégrer le système universitaire et obtenir leurs diplômes, font partie des sexagénaires et septuagénaires qui sont au sommet de l'État et prônent l'ouverture au libéralisme. Le président Xi Jinping appartient à cette génération perdue.

la Mongolie au sein de la Chine

LE DERNIER LOUP a été tourné à la frontière de la Mongolie-Intérieure et de la République Populaire de Mongolie. Il est important de faire la distinction entre ces 2 pays.

RÉPUBLIQUE DE MONGOLIE ET MONGOLIE-INTÉRIEURE

La République de Mongolie, dont la capitale est Oulan-Bator, est un État indépendant depuis 1924. Calquée sur le modèle soviétique jusqu'en 1989, elle s'est dotée d'une nouvelle constitution en 1992 et s'est ouverte à l'économie de marché. Avec seulement 6 millions d'habitants pour une surface de 1,5 millions de km2, le pays reste très pauvre (40% de la population vit en dessous du seuil de pauvreté). Le chinois y est proscrit : on y parle le russe et le mongol mais cette dernière langue n'est plus écrite : l'adoption de l'alphabet cyrillique soulève de nombreux problèmes, notamment pour les échanges avec l'étranger et le tourisme, très en pointe - Les Français se rendent en masse en République de Mongolie pour effectuer des circuits de randonnées équestres. À Oulan-Bator, il existe même une rue française, avec des restaurants français et des boutiques françaises, dont une librairie.

La République de Mongolie, qui s'est considérablement enrichie grâce à l'exploitation des mines, sur lesquelles l'Australie et le Canada ont la main mise, est en pleine mutation. Elle est écartelée entre traditions et transformation radicales : les yourtes restent très présentes sur le territoire, y compris dans les faubourgs d'Oulan-Bator où les ruraux s'installent de manière désordonnée, causant d'incroyables pics de pollution l'hiver, dus à l'utilisation des poêles à charbon individuels. Si l'on croise parfois des voitures de luxe dans les villes, le réseau routier reste lamentable.

La Mongolie-Intérieure est une Province autonome de la République Populaire chinoise depuis 1947. Elle s'étend au nord de la Grande Muraille et a des frontières communes avec la République de Mongolie et la Russie. D'une superficie de 1,2 million de km², elle réunit, d'après le bureau national des statistiques de Chine, 24,82 millions d'habitants qui s'expriment majoritairement en chinois (la majeure partie de la population est aujourd'hui constituée de migrants Hans). Seule une petite minorité, entre 2 et 4 millions, s'exprime en mongol. Contrairement à la République de Mongolie, le tourisme y est exclusivement chinois, intoxiqués par la pollution de la capitale, les Pékinois viennent dès qu'ils le peuvent, respirer l'air pur, à quelques heures au-delà de la Grande Muraille, et habiter les yourtes-bungalows des hôtels qui parsèment la steppe. De minuscules maisons rectangulaires en brique ont presque partout remplacé les yourtes traditionnelles. Particulièrement en pointe dans les secteurs de l'énergie (charbon, gaz, or, uranium, pétrole, énergie éolienne) et de l'industrie alimentaire, la Mongolie-Intérieure est devenue la 15e région la plus riche de Chine (sur 31) avec un taux de croissance de 9% en 2013. Son PIB par habitant est l'un des plus élevés du pays.

Malgré une politique d'industrialisation massive, République de Mongolie et Mongolie-Intérieure conservent des paysages à couper le souffle. De part et d'autre, on continue d'y chanter les chants traditionnels en toute occasion.

LA TRADITION MUSICALE MONGOLE

Les chants longs (« long songs »), une des grandes composantes de la musique mongole, sont de très jolies mélodies nostalgiques chantées à tue-tête pour être portées par le vent et courir sur la steppe. Les femmes ornent les airs d'improvisations à la manière des sopranos coloratures. Quand elles ne chantent pas a capella, elles sont accompagnées par le « morin huur » ou viole à tête de cheval, sorte de violoncelle aux cordes tressées en crin de cheval.

L'UMA, autre composante de la tradition musicale mongole, est un chant de gorge diphonique, où le même chanteur produit un bourdon dans les basses et une harmonique dans les très aigus, qui donnent l'impression d'une musique électronique. Importé de Mongolie Septentrionale par Gengis Khan, l'UMA servait de musique sacrée à sa cour. Interdite en Mongolie-Intérieure durant la révolution culturelle, l'UMA est redevenu très à la mode des deux côtés de la frontière depuis quelques années. Les jeunes chanteurs mongols s'accompagnent souvent du « morin huur ». Quand ils sont solistes avec orchestre, ils jouent à l'unisson avec un « muttan shar », sorte de flute tuyau, et des tambours biface.
James Horner a intégré tous ces éléments dans la musique du DERNIER LOUP.

L'ESPRIT DE CONQUÊTE DES MONGOLS

Attila et sa tribu de Huns, au IVe siècle, Gengis Khan, au XIIe siècle, puis Tamerlan, surnommé « Timour le boiteux », au XIVe siècle… les guerriers mongols étaient redoutés des Européens. Dépourvus d'attaches mais riches de leurs chevaux, d'une robustesse et d'une stabilité inouïe, ceux-ci permettaient à leurs cavaliers de tirer à l'arc au galop sans rater leur cible, ce peuple de conquérants, également inventeur de l'étrier, emportait tout sur son passage en semant la terreur.
Souvent peu nombreux (bien moins, en tous cas que les chiffres rapportés dans les manuels d'histoire), ils partaient au combat avec un minimum de vivres (très protéinés) et adoptaient à la guerre le même comportement que celui des loups à la chasse ; attendant des jours entiers dans les bois avant de passer à l'attaque ou faisant semblant de s'enfuir puis se retournant pour viser leurs poursuivants en plein cœur.

GENGIS KHAN, CHEF SUPRÊME

En moins de 25 ans, de 1201 à 1225, Gengis Khan a bâti l'empire le plus vaste de tous les temps, conquérant la majeure partie de l'Asie, incluant la Chine, la Russie, la Perse, le Moyen-Orient et l'Europe de l'Est.
Arrivé tardivement au pouvoir, vers l'âge de 50 ans, fin politicien et génie militaire, il fait partie des plus grands conquérants de l'Histoire.
Gengis Khan, qui se réclamait fils du mythique Loup bleu, a toujours revendiqué l'influence des loups sur sa manière de combattre. Son art de la guerre lui venait, disait-il, de leur observation... C'est en s'inspirant de la hiérarchie de la meute qu'il bâtit ainsi un nouveau système militaire, basé sur le système décimal. Peu importante pour l'époque (environ 95 000 hommes, peut-être moins) son armée se distingue par ses formidables cavaliers et ses archers. Soucieux de mettre un terme aux conflits entre tribus, Gengis Khan est également à l'origine de la Grande Yaza (loi), un ensemble de règles ayant autorité sur les lois locales. La première de celles-ci prône l'interdiction de kidnapper les femmes, l'une des plus grandes causes de querelle entre les Mongols. Avec la Grande Yasa, Gengis Khan rompt ainsi avec des habitudes centenaires.

La légende veut qu'il soit venu au monde en tenant dans son poing un caillot de sang en forme d'osselet, signe de ses futurs exploits. On lui prête une enfance difficile : né vers 1155, à Dunlunboldag dans la région du Khentii, Gengis Khan, il se nomme alors Temüjin, a perdu son père, empoisonné par un clan rival. Dépouillés de leurs biens à sa mort, lui et sa famille ont vécu dans une extrême pauvreté. Son esprit de conquête lui serait venu d'un désir de vengeance par rapport à ces années douloureuses. Dès l'âge de 16 ans, le caractère de celui qui deviendra l'un des guerriers les plus sanguinaires de l'histoire, s'affirme déjà : il tue son demi-frère qui lui a volé… une alouette et un poisson. À 19, grand, sec et musclé, il est devenu un guerrier aguerri et un politique habile.

C'est en 1201, qu'après avoir entièrement soumis la steppe, Gengis Khan est proclamé « Grand Khan universel », empereur fondateur de l'empire mongol. À sa mort en 1227, des suites d'une chute de cheval ou d'une épistaxis (un saignement de nez), les versions des historiens divergent, il est ramené solennellement dans son pays d'origine (son escorte aurait tué tous les témoins du cortège afin que le lieu de sa dernière demeure reste secret) et enterré au pied d'un arbre du mont Bugan-Qaldun. Sa tombe est restée introuvable.

Vénéré par le peuple mongol pour ses exploits guerriers, son sens de l'honneur, sa fidélité en amitié et sa tolérance en matière de religion, Gengis Khan fait l'objet d'un véritable culte dans son pays. Alors qu'on assiste à une puissante résurgence du nationalisme régional, il inspire de nombreux mouvements intellectuels en République de Mongolie ; la jeunesse masculine mongole, de République de Mongolie comme de Chine, se rase le crâne et arbore fièrement queue de cheval et moustaches en son hommage, rendant la légende de son retour plus vivace que jamais.

POUR ALLER PLUS LOIN...

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE PAR THÈME

JIAN RONG

« Le Totem du loup » de Jian Rong, Bourin éditeur 2008, Le Livre de Poche 2009
(réédité en 2015 sous le titre « Le dernier Loup »)

Liens utiles

https://www.bookbrowse.com/biographies/index.cfm/author_number/1540/rong-jiang
http://perspectiveschinoises.revues.org/5236

LOUPS

« Le Loup blanc » de David Mech, éditions Atlas, 1989
« L'ABCédaire du loup » de Geneviève Carbone et Gilles Le Pape, éditions Flammarion, 1983, réédité par Larousse en 2013
« L'Homme et le loup » de Daniel Bernard Dubois, éditions Berger Levrault,1983
« Le Loup : du mythe à la réalité » de Gérard Menatory, éditions Stock, 1989
« L'Empire des loups » de Paul-Emile Victor et Jacques Larivière, éditions Duculot ,1990
« La Peur du loup » de Geneviève Carbone, éditions Découvertes Gallimard, 1994
« Loups » de Daniel Wood, éditions Fontaine, 1998
« La Bête du Gevaudan » de Michel Louis, éditions Perrin, 2003
« Le Loup » de Jean-Marc Landry, éditions Delachaux et Niestlé, 2006
« Destination loups » de Geneviève Carbone, collection Ushuïa Les éditions du Toucan Solar, 2007
« Mes frères les loups » de R.D. Lawrence, éditions Pygmalion, 2008

DVD

« La Revanche des loups » National Geographic Society/ StudioCanal

Liens utiles

http://www.ferus.fr/loup/le-loup-biologie-et-presence-en-france
http://www.cap-loup.fr/

L'HOMME ET L'ANIMAL

« Mémoires de singes et paroles d'hommes » de Boris Cyrulnik, éditions Hachette Pluriel, 1983
« La Plus Belle Histoire des animaux » de Boris Cyrulnik, Karine Lou Matignon, Jean Pierre Digard et Pascal Picq, éditions du Seuil, 2002
« De chair et d'âmes » de Boris Cyrulnik, éditions Odile Jacob, 2006

RÉVOLUTION CULTURELLE

« Génération perdue : le mouvement d'envoi des jeunes instruits à la campagne 1968-1980 » de Michel Bonnin, éditions de l'Ehess, 2004
« Les Habits neufs du Président Mao » de Simon Leys, éditions Champ Libre, 1972
« La Chine » de Jean-Luc Domenach et Philippe Richer, éditions du Seuil, 1995
« La Chine de 1949 à nos jours », de Marie-Claire Bergère, éditions Armand Colin, 2000

Liens utiles

http://mouvement-social.univ-paris1.fr/document.php?id=598
http://fr.wikipedia.org/wiki/Mouvement_d'envoi_des_zhiqing_%C3%A0_la_campagne

URBANISATION DE LA CHINE RURALE

http://perspectiveschinoises.revues.org/6586

LA MONGOLIE

« Histoire secrète des Mongols », auteur anonyme parfois désigné sous le nom de Siki-Ouduqu, éditions Budapest, 1971
« L'Empire des steppes- Attila, Gengis-Khan, Tamerlan » de René Grousset,1939, éditions Payot
« Histoire de l'Extrême-Orient » de René Grousset, éditions Geuthner, 1929
« Histoire de la Mongolie : des origines à nos jours » de Laszlo Lörincz, éditions Akademiai Kiado, éditions Budapest, 1971
« Histoire de l'Empire mongol » de Jean-Paul Roux, éditions Fayard, 1993

LISTE ARTISTIQUE

Shaofeng Feng	Chen Zhen
Shawn Dou	Yang Ke
Ankhnyam Ragchaa	Gasma
Yin Zhusheng	Bao Shunghi
Basen Zhabu	Bilig
Baoyingexige	Batu

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	**Jean-Jacques Annaud**
Scénario	**Alain Godard**
	Jean-Jacques Annaud
	Lu Wei
	John Collee
Adapté du roman	**« Le Totem du loup » de Jiang Rong**
Musique	**James Horner**
Dressage Loups Mongols	**Andrew Simpson**
Image	**Jean Marie Dreujou, AFC**
Montage	**Reynald Bertrand**
Assistants réalisateur	**Matthieu de la Mortière, AFAR**
	Xi Zi
Scripte	**Laurence Annaud**
Chef décorateur	**Quan Rongzhe**
Maquillage SFX / mannequins animaux	**Xiao Jin**
Mixage	**Cyril Holtz**
Effets spéciaux visuels	**Christian Rajaud**
	Guo Jianquan
Une co-production sino-française	**CHINA FILM CO., LTD.**
	REPÉRAGE
	BEIJING FORBIDDEN CITY CO., LTD.
	MARS FILMS
	WILD BUNCH
	CHINA MOVIE CHANNEL
	BEIJING PHOENIX ENTERTAINMENT CO., LTD.
	CHINAVISION MEDIA GROUP LIMITED
	GROUPE HERODIADE
	LOULL PRODUCTION
Production déléguée	**La Peikang**
	Zhao Duojia
	Cao Yin
	Allen Wang
	Xu Jianhai
Production exécutive	**Max Wang**
Produit par	**La Peikang**
	Xavier Castano
	Jean-Jacques Annaud

Photos : Bai Long - Textes : Marie-Elisabeth Rouchy